

# EXPOSITION



## SUR LES TRACES DU PATRIMOINE D'AUTREFOIS

DU 22 MARS  
AU  
16 AVRIL

À LA MÉDIATHÈQUE DU VAL D'ARGENT

PÔLE ARCHIVES ET PATRIMOINE  
MÉDIATHÈQUE DU VAL D'ARGENT  
11A RUE MAURICE BURRUS  
68160 SAINTE-CROIX-AUX-MINES  
03 89 58 35 91  
PATRIMOINE@VALDARGENT.COM



# INTRODUCTION

Que peuvent avoir en commun un chêne centenaire, une langue régionale ou encore un tableau ? Opposés à tous points de vue a priori, ces éléments appartiennent tous au patrimoine, dont la notion balaye un large champ. Selon le code du Patrimoine, le patrimoine « s'entend, (...) de l'ensemble des biens immobiliers ou mobiliers, relevant de la propriété publique ou privée, qui présentent un intérêt historique, artistique, archéologique, esthétique, scientifique ou technique ». Grâce à cette définition légale, une attention particulière est portée à des éléments qui ont vocation à traverser les âges : le « *patrimonium* » romain n'est-il pas l'ensemble des biens transmis en héritage par le père ?

Pour autant, la prise de conscience de la nécessité de transmission du patrimoine n'est pas ancienne. Ce n'est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que le pouvoir central prend conscience de l'importance de préserver les témoins du passé, suite aux pillages et aux destructions de biens nationaux pendant la Révolution. Ainsi, pour préserver les richesses nationales, les premiers projets de musées publics émergent au tournant du siècle, et à partir de 1830, des inspecteurs des monuments historiques sont dépêchés sur tout le territoire pour dresser un inventaire des ensembles architecturaux remarquables. Le plus célèbre d'entre eux est l'écrivain Prosper Mérimée, nommé en 1834, qui a à cœur de reproduire fidèlement le fruit de ses observations. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le patrimoine recense avant tout des monuments ou objets d'art prestigieux ; bien plus tard, à partir des années 1970, la notion de patrimoine s'étend largement pour englober « *tout ce qui est commun à la nation* » (selon le Code de l'urbanisme). La notion de territoire devient primordiale pour identifier le patrimoine, qui devient un élément que s'approprient les habitants. Ainsi les monuments historiques, les lieux de vie, mais également les traditions populaires, les paysages etc. deviennent objets de patrimoine.

Pour préserver ce patrimoine de la dégradation ou de la disparition, des dispositifs de protection voient le jour tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Un inventaire général des monuments historiques est créé en 1913, des secteurs sauvegardés émergent dans les villes à partir des années 1960, et une sensibilisation de masse au patrimoine et à sa richesse est effectuée par des professionnels ou des amateurs éclairés. Dans un ouvrage dédié à « La notion de patrimoine », Jean Chastel définit comme patrimonial « *ce que le fils voudrait oublier, et ce dont le petit fils voudrait se souvenir* » : l'homme n'a pas forcément la conscience de la valeur patrimoniale de l'environnement dans lequel il évolue et des objets qu'il utilise. La conscience patrimoniale n'est pas immédiate mais doit être dévoilée.

Au temps de la méconnaissance du patrimoine qui nous environne succède celui des décisions. On prend conscience de la valeur historique de son environnement, mais sa conservation et sa réhabilitation systématiques peuvent poser des problèmes aux acteurs du territoire. Le choix de la destruction peut alors être décidé, au risque de commettre d'irréversibles pertes patrimoniales. Quand enfin le patrimoine connaît un second souffle, sa préservation prend de multiples formes.

# LE PATRIMOINE RELIGIEUX DU VAL D'ARGENT

Le patrimoine religieux est très présent dans le Val d'Argent : les quatre cultes monothéistes sont représentés à Sainte-Marie-aux-Mines, et dans les villages l'on trouve des églises et chapelles catholiques.

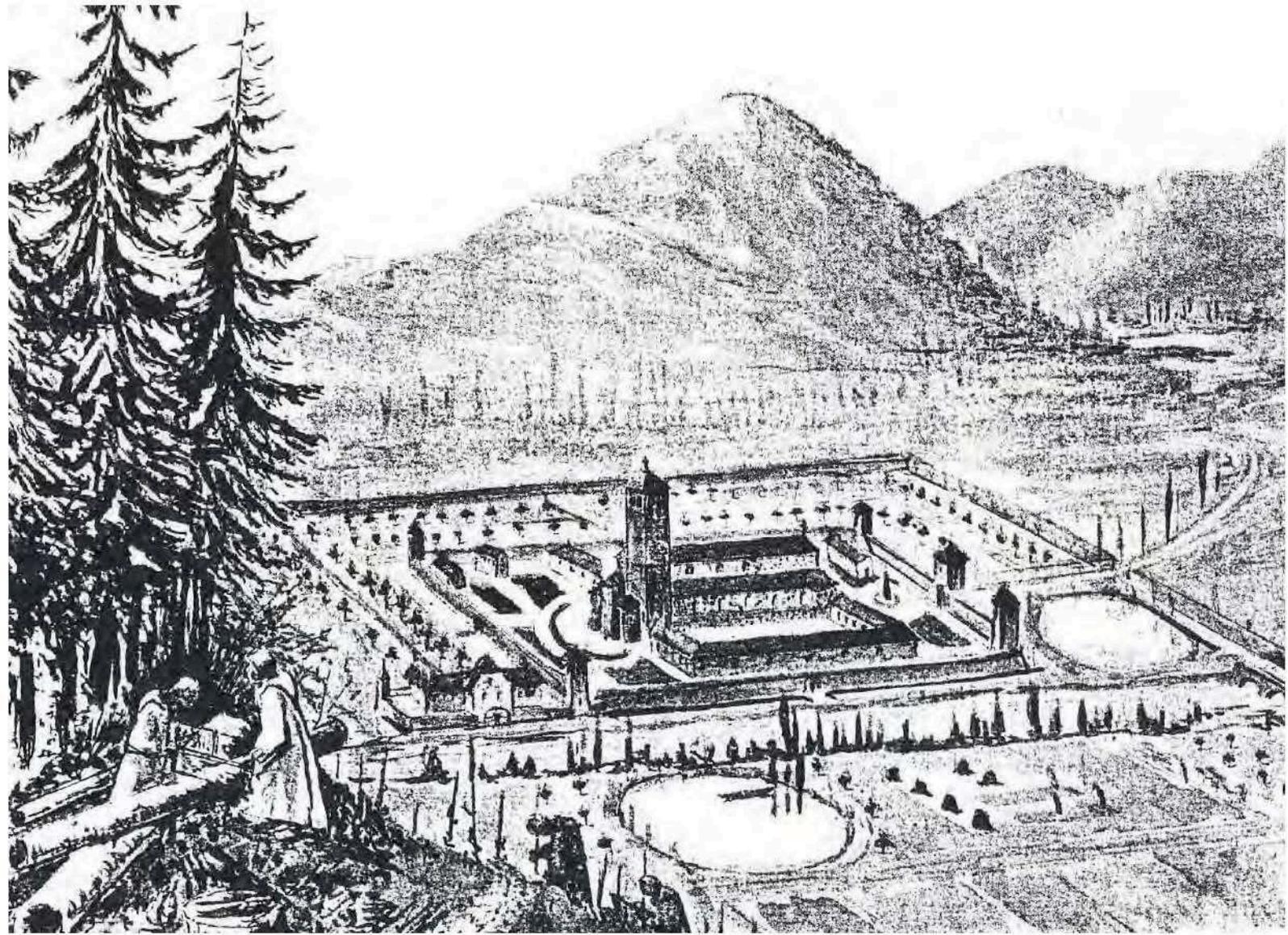
Terre d'accueil du protestantisme dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la partie alsacienne de Sainte-Marie-aux-Mines, appartenant aux Ribeaupierre, est dotée d'églises et chapelles protestantes, qu'on ne retrouve pas sur la rive lorraine de la Lièpvrette. En 1561, le seigneur de Ribeaupierre procède au partage des édifices religieux : les luthériens obtiennent l'église Sur-le-Pré, les chapelles de Fertrupt et de Saint Blaise, tandis que les Réformés occupent l'église de Saint-Pierre-sur-l'Hâte puis le temple réformé, construit en 1634 au centre de Sainte-Marie-aux-Mines. Pour leur part, les lieux de cultes catholiques des quatre communes du Val d'Argent sont situés sur la rive lorraine de la Lièpvrette.

Le rattachement de l'Alsace au Royaume de France (1648) encourage la création de lieux de culte catholique à Sainte-Marie Alsace. L'église Saint Louis est construite à partir de 1673 et l'église Saint-Pierre-sur-l'Hâte, jusqu'alors réformée, est partagée avec les catholiques à partir de 1685. Ce partage aboutit à un réaménagement intérieur de cette église.

La principale cause d'évolution architecturale des églises du Val d'Argent est la forte poussée démographique que connaît le territoire à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'essor de l'industrie textile contribue au développement des villes et villages, et les édifices religieux existants deviennent trop exigus pour accueillir la population qui s'accroît. De nouvelles églises voient le jour, soit ex nihilo (l'église des chaînes), soit à l'emplacement de lieux de cultes trop exigus (églises de la Madeleine, église Saint Louis et église Saint Nicolas). A Rombach-le-Franc, l'incendie d'août 1801, qui ravage le village, n'épargne pas l'Eglise Sainte Rosalie. Cette dernière est reconstruite en 1806.

L'essor industriel du XIX<sup>e</sup> siècle nécessite aussi d'opérer des choix de politique urbaine. Ainsi l'église Sur-le-Pré est rasée en 1881 pour agrandir la gare de Sainte-Marie-aux-Mines et favoriser la circulation des personnes et des biens.

L'œuvre du temps est la troisième raison de l'évolution des bâtiments religieux : les prieurés de Lièpvre et d'Echery, berceaux du Val d'Argent, ont aujourd'hui disparu. Si l'emplacement du prieuré de Lièpvre est connu, la mémoire de celui du prieuré d'Echery a été perdue.

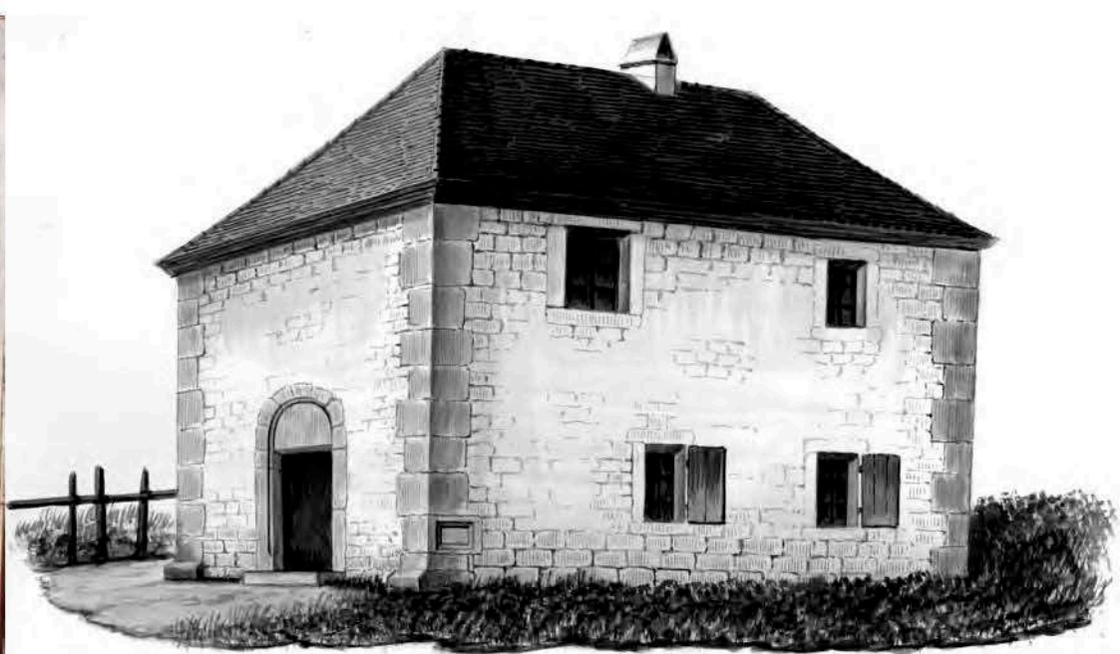
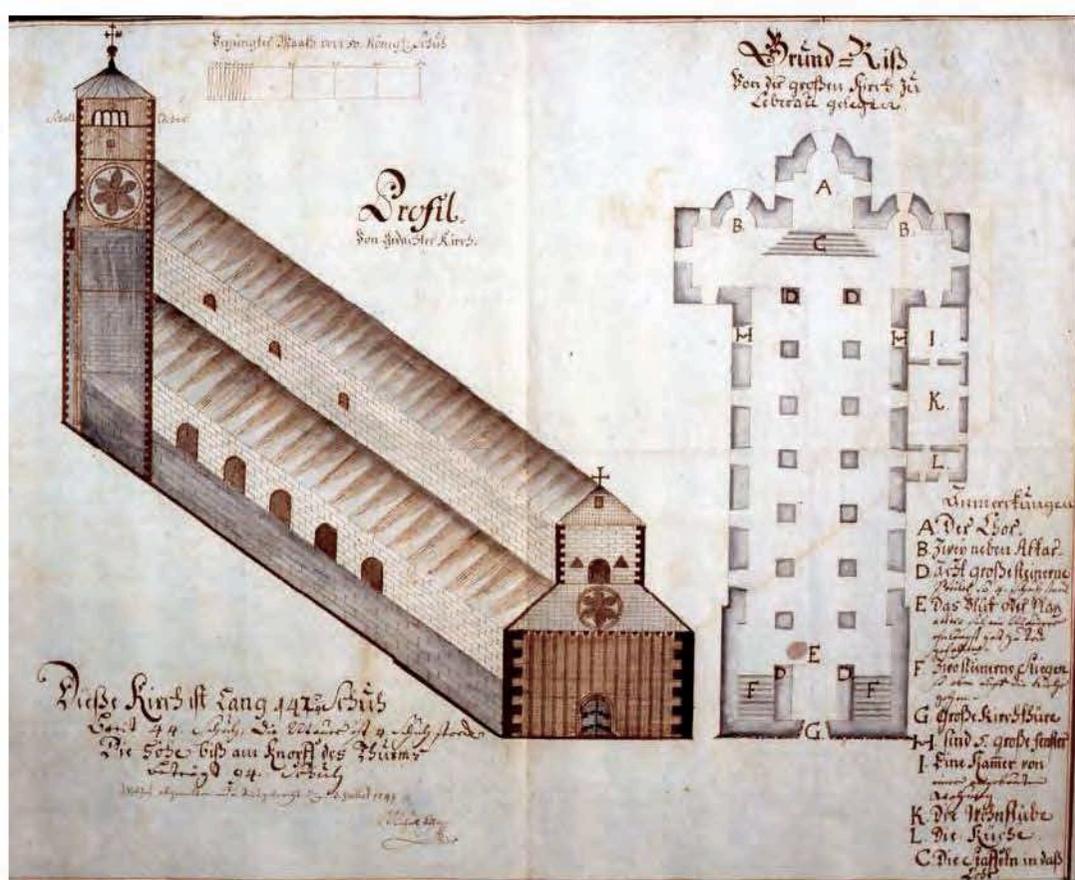


*Vue sur le prieuré de Lièpvre en 1549, dessiné par le juge des mines Michel Bichler. Le prieuré se compose de bâtiments conventuels protégés par une enceinte, d'un moulin et de bassins pour la pisciculture. Fonds Grandidier, conservé au Generallandesarchiv de Karlsruhe.*

## LE PRIEURÉ DE LIÉPVRE

Le prieuré de Lièpvre est fondé autour de l'an 774 par Fulrade, abbé de Saint Denis et conseiller des rois Pépin-le-Bref et Charlemagne, sur le site actuel des Cuisines Schmidt. Au décès de Fulrade en 784, le prieuré de Lièpvre devient une dépendance de l'abbaye de Saint Denis. Le Duc de Lorraine, nommé protecteur du prieuré en 1048, s'empare progressivement de ses biens au XV<sup>e</sup> siècle. Il les annexe définitivement en 1502 au chapitre cathédral Saint Georges de Nancy.

Du XVI<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup> siècle, le prieuré de Lièpvre se dégrade progressivement par manque d'entretien et par négligence. En 1577, Christophe de Bassompierre, grand maître des finances de Lorraine, fait enlever le dallage du chœur de l'église monastique – installé au temps de Charlemagne – pour le transférer dans son château d'Haroué. En 1652, le maire de Lièpvre et quelques habitants s'alarment de l'état général du toit, qui fuit de toute part. Laminés par les eaux de pluie, les pavés de la nef sont jugés en très mauvais état en 1717. A cette même époque, le mur d'entrée de l'église monastique est lézardé et menace de s'effondrer à tout moment. En 1738, un incendie accélère encore davantage la dégradation du bâtiment.



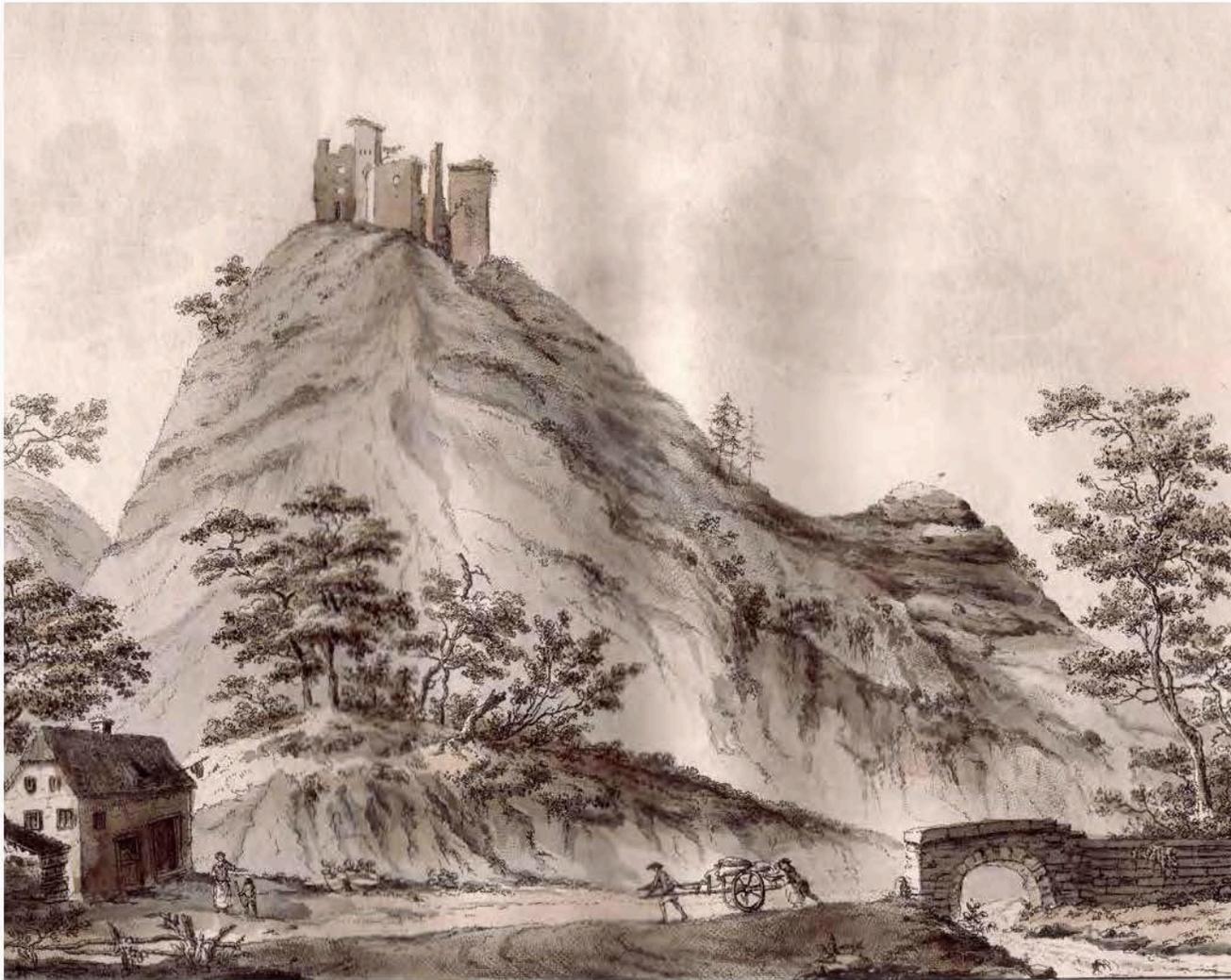
Ancien chœur du prieuré de Lièpvre, transformé en maison d'habitation. Dessin de François Joseph Stumpff en 1854. Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, albums Lesslin.

Plan de l'église prieurale de Lièpvre, établie par Michel Koehler en 1747. Le repère E indique l'endroit où un maçon fit une chute mortelle au cours de travaux de réfection. La tour de l'église prieurale mesurait environ 30 mètres de hauteur. Fonds Grandidier, conservé au Generallandesarchiv de Karlsruhe.

Malgré quelques travaux d'entretien réalisés en 1749, les bâtiments conventuels et la nef de l'église prieurale sont démolis en 1751, pour récupérer des matériaux réutilisés pour la reconstruction de l'actuelle église paroissiale de Lièpvre. Après 1751, seul l'ancien chœur du monastère évoque encore la présence de l'ancien prieuré. Transformé en chapelle, ce bâtiment est vendu comme bien national en 1791 puis réaménagé en habitation particulière. Celle-ci disparaît à son tour en 1869 lors des travaux d'extension de l'usine Dietsch..

Du prieuré de Lièpvre ne subsistent aujourd'hui plus que quelques chapiteaux et des pierres sculptés, aujourd'hui conservés à la société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, à l'église paroissiale et à la mairie de Lièpvre. Ces vestiges furent collectés par Jean Dietsch au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lors de l'extension de son usine. La mémoire du prieuré de Lièpvre a donc presque disparu, principalement par méconnaissance et par les difficultés d'entretien qu'induisait le site. A son emplacement s'est créée une nouvelle tradition industrielle, dont les traces patrimoniales sont elles encore patentes.

# LA PIERRE TOMBALE DES SEIGNEURS D'ECHERY



La famille des Echery a joué un rôle fondamental dans l'histoire du Val de Lièpvre. Mentionnée pour la première fois en 1232 dans les documents écrits, la famille des Echery aurait une origine beaucoup plus ancienne : certains historiens estiment en effet que les Echery descendraient d'Acheric, fondateur du prieuré de Belmont dans le val de Lièpvre au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle.

Les recherches de l'historien Adolphe Lesslin tendent à prouver que cette famille s'installa dès le XI<sup>e</sup> siècle dans le vallon du Petit Rombach à Sainte-Croix-aux-Mines, où elle fit bâtir un château fort. Sur ordre du Duc de Lorraine, les Echery devaient assurer la protection ou l'avouerie du prieuré de Lièpvre, charge que détenait le Duc de Lorraine depuis la 2<sup>ème</sup> moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Cette protection fut assurée jusqu'à l'extinction du dernier mâle de la famille, dont le décès survint en 1381.

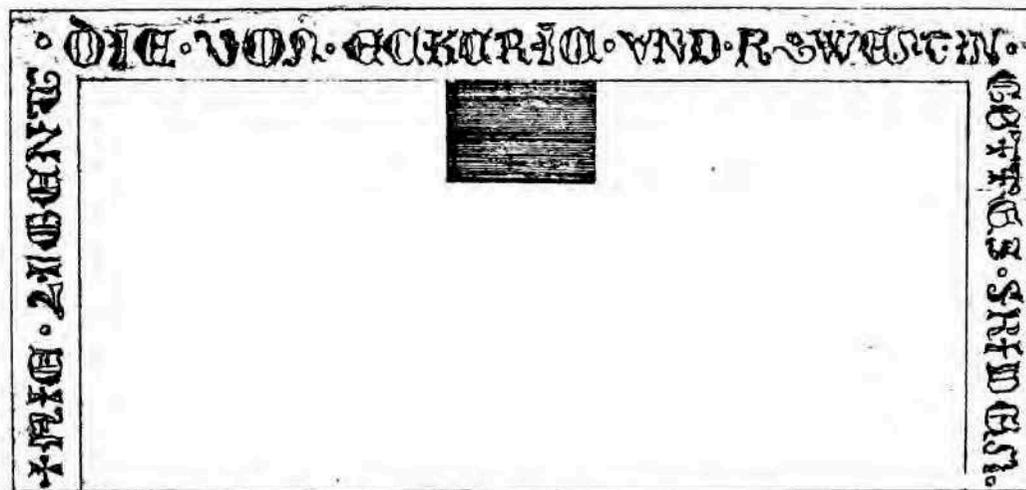
*Ruines du château d'Echery en 1785, dessinées par Walter. Lithographie publiée dans GRANDIDIER (Philippe André): Vues Pittoresques d'Alsace. Strasbourg, 1785.*

Les Echery semblent s'être acquittés de cette tâche avec zèle, car ils furent enterrés au sein même de l'église du prieuré de Lièpvre, dans le croisillon nord du transept. La pierre tombale, représentée sur une lithographie de Jardel en 1842 puis redessinée par François Joseph Stumpff en 1854, porte la mention suivante :

*Hie Liegend die Von Eckerich und ruhent in Gottes Friden.  
(Ici gisent les seigneurs d'Echery et reposent dans la paix de Dieu.)*

*Dessiné d'après Nalour en 1854.*

Longueur 2<sup>Mètres</sup> 400<sup>Millimètres</sup>  
Largeur 1,100  
Epaisseur 200



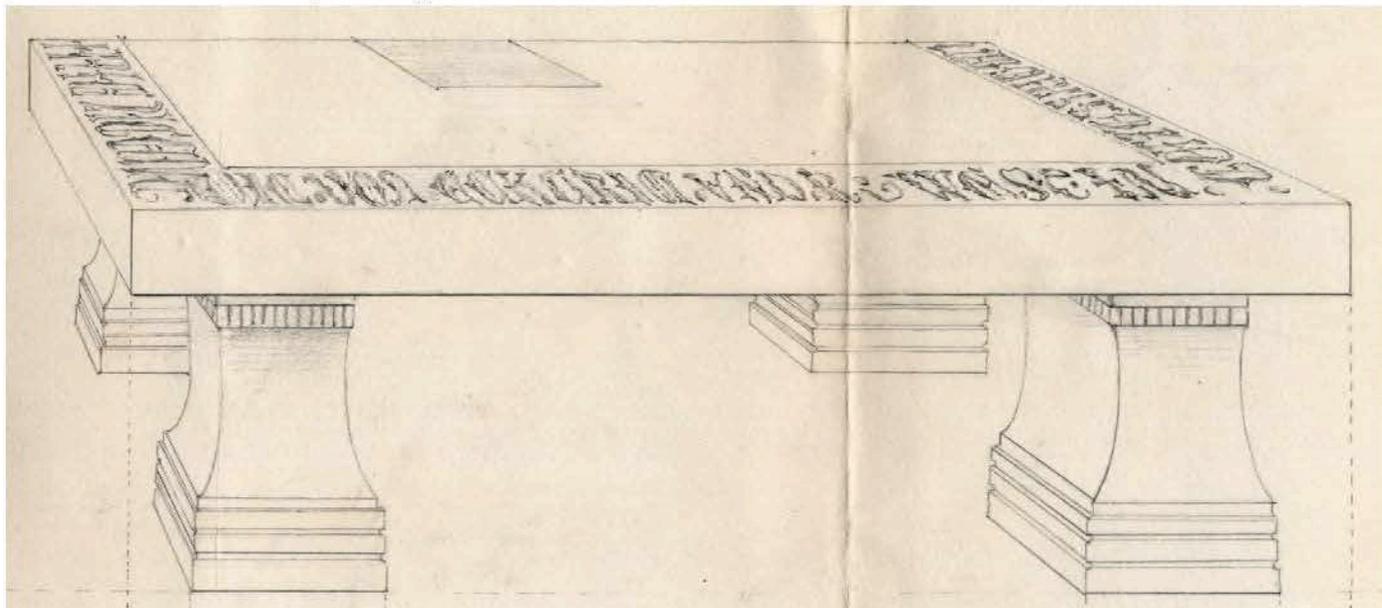
**HIE LIGENT DIE VON ECKERIC UND RUHENT IN GOTTES FRIDEN**

**PIERRE SEPULCRALE**  
des Seigneurs d'Eschery, dont le dernier est mort en 1381

qui se trouvait avant la Révolution de 1789 dans l'Église du Prieuré à Lièpvre .

*Ci-contre : Lithographie représentant la pierre tombale des Echery, d'après un dessin de 1842. Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, article Af 34.*

*Ci-dessous : Essai de reconstitution de la pierre tombale utilisée comme autel à l'église paroissiale de Lièpvre. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann, article 3634.*



Après la destruction du prieuré de Lièpvre, survenue en 1751, la pierre tombale servit de table d'autel dans l'église paroissiale de Lièpvre entre 1790 et 1842. Un plan dressé par Adolphe Leslin vers 1844-1852, à partir du plan cadastral de Lièpvre de 1836, mentionne la pierre tombale dans une demeure située près du château d'Antoine Brûlon, occupée à l'époque par la famille Dietsch. Ce bâtiment est actuellement la propriété des Cuisines Schmidt, où l'entreprise a établi des locaux administratifs.

La pierre tombale a réintégré l'église de Lièpvre, où elle est toujours visible aujourd'hui.

# L'ÉGLISE SUR-LE-PRÉ

Située à l'actuel emplacement de l'avenue Robert Zeller de Sainte-Marie-aux-Mines, l'église Sur-le-Pré (Matten Kirche) a aujourd'hui disparu. Construite entre 1542-1544, selon les plans dressés par le juge seigneurial Jean Haubensack, l'église Sur-le-Pré vise à donner un lieu de culte suffisamment grand pour les mineurs établis à Fertrupt depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle. D'abord catholique, l'église est dédiée au protestantisme à partir de 1547. A partir de 1561, elle est réservée à l'usage exclusif des Luthériens, qui n'avaient guère apprécié les actes d'iconoclasme pratiqués par la communauté réformée, avec qui elle partageait l'édifice pendant quelques années. Elle devient l'église des mineurs, qui sont nombreux à être convertis au luthéranisme. Sa chaire est alors supportée par une représentation de mineur grande nature.

Incendiée et complètement détruite en 1754, l'église est reconstruite en 1756. Dans les années 1845, un nouvel édifice luthérien, l'église des Chaînes, est érigé au centre ville de Sainte-Marie-aux-Mines, à mi chemin entre Echery et Saint-Blaise. Les terrains de l'église Sur-le-Pré sont alors vendus à la compagnie des chemins de fer en 1862, et l'édifice lui-même est vendu cinq ans plus tard. Sa démolition survient en 1881, au profit de l'installation du chemin de fer.

La disparition de l'église Sur-le-Pré a obéi à une logique de progrès et de modernisation des infrastructures : le tissu industriel de Sainte-Marie-aux-Mines se densifie au XIX<sup>e</sup> siècle, et la ville ne compte pas moins de 12 000 habitants. Pour y adapter une politique des transports optimale, il a été décidé de détruire le lieu de culte, mais d'en aménager un autre qui soit plus central pour les Sainte-Mariens. Ainsi, le maillage culturel du territoire se recentre, et la modernisation des infrastructures est facilitée.



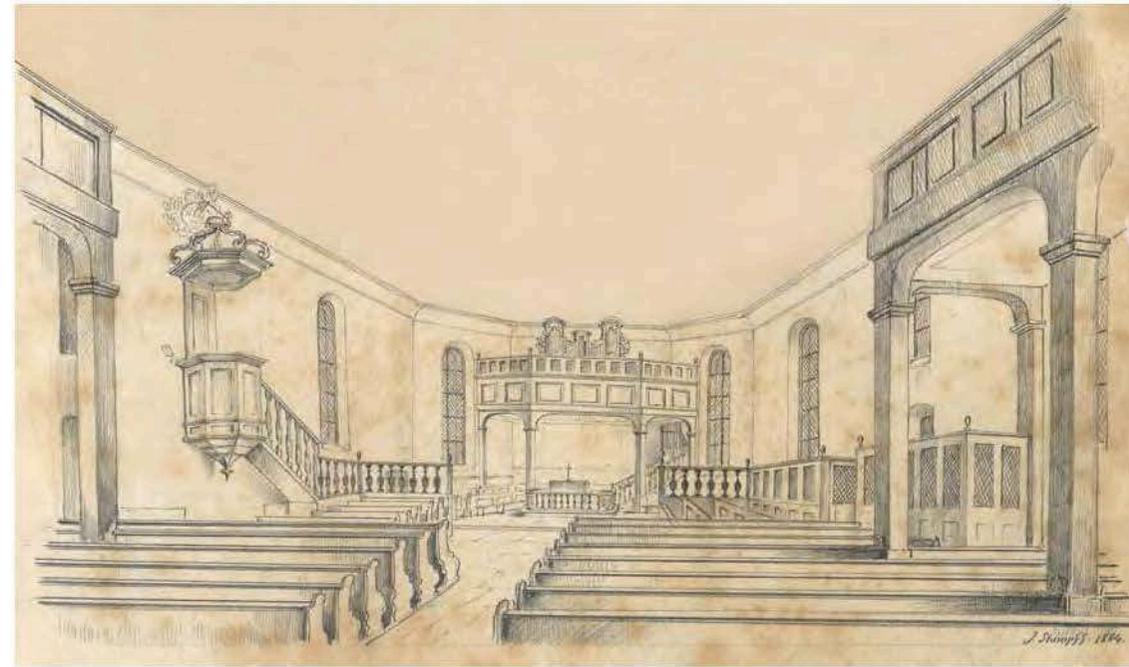
*Eglise Sur-le-Pré figurant sur le plan de Schura (1585) - Archives de la Ville et de la Communauté Urbaine de Strasbourg, article C V 19.*

# Elevation du Frontispice

et portique de l'Eglise  
Luthérienne à S<sup>te</sup> Marie aux mines.



Ci-contre : Plan d'élévation de l'église Sur-le-Pré en 1756, dressé pour la reconstruction de l'édifice. ADHR article 201 J 82.



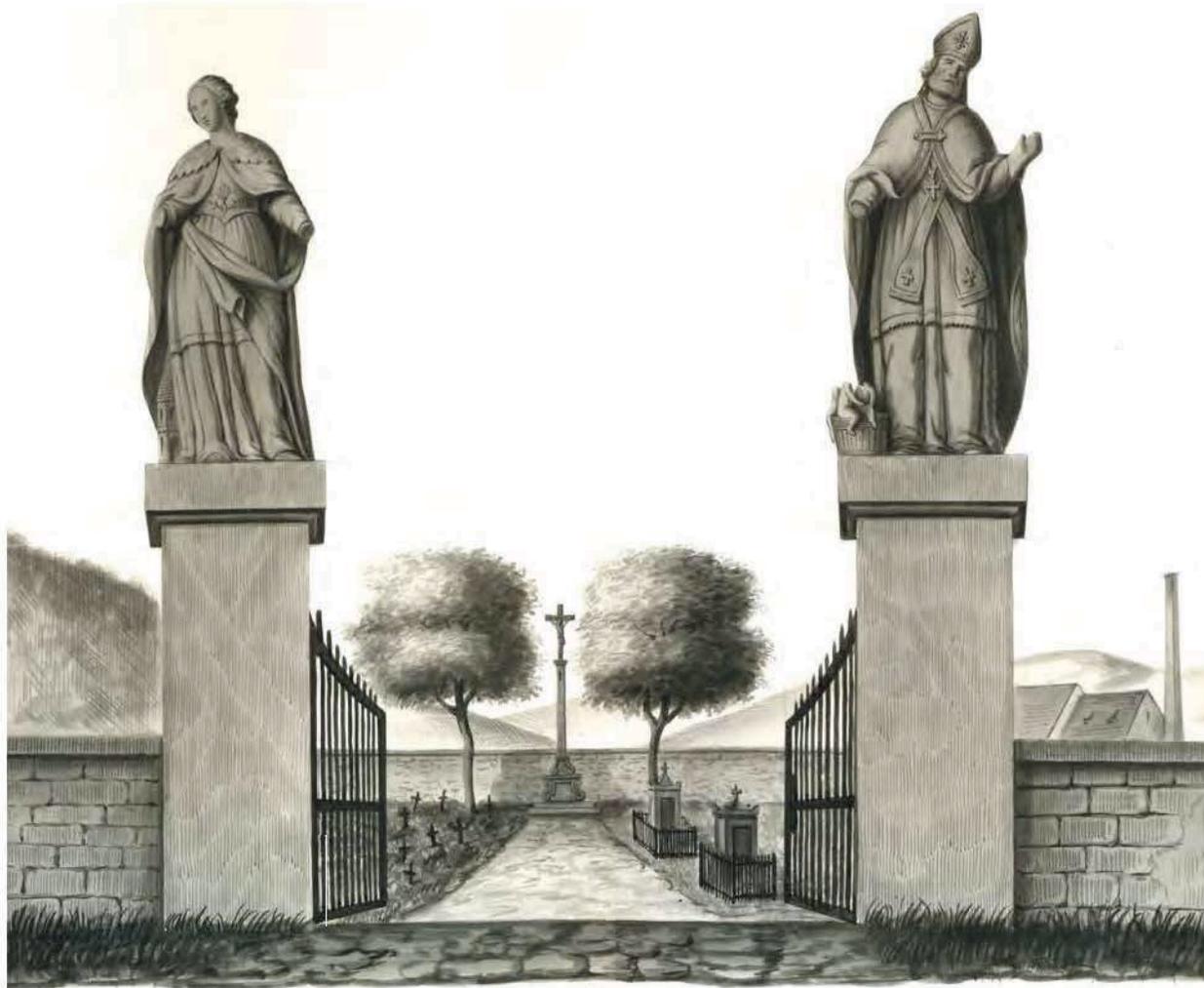
Ci-dessous : Gare de Sainte-Marie-aux-Mines vers 1868. (actuelle avenue Zeller). L'église Sur-le-Pré figure en arrière-plan. Fonds Adam / médiathèque du Val d'Argent, n°270.

Ci-dessous : Intérieur de l'église Sur-le-Pré en 1862. Dessin de Stumpff, archives municipales de Sainte Marie aux Mines, fonds Degermann, article 3825.

Ci-dessous : Eglise Sur-le-Pré avant sa destruction. Photo prise vers 1880. Noter la présence du hangar à locomotive. Photo de Seywert. Archives de la Société Industrielle, Af 58.



# LES STATUES DU CIMETIÈRE COMMUNAL DE SAINTE-CROIX-AUX-MINES



*Statue de Sainte-Barbe et de Saint-Nicolas à l'entrée du cimetière de Sainte-Croix-aux-Mines.*

*Dessin de François Joseph Stumpff en 1854. Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, albums Lesslin, article af 1.*

Sur ce dessin de François Joseph Stumpff sont représentées deux statues à l'entrée du cimetière communal de Sainte-Croix-aux-Mines. Elles représentent Sainte Barbe (à gauche) et Saint Nicolas (à droite). Sainte Barbe est la patronne des mineurs et des professions liées au feu : on la reconnaît à la tour qui se trouve à ses pieds. Elle est traditionnellement représentée avec la tour dans laquelle elle a été enfermée par son père, qui refusait sa conversion au christianisme.

Sur le pilier de droite, Saint Nicolas est reconnaissable au baquet dans lequel se trouvent trois enfants. Tués par un boucher, les enfants auraient été ressuscités par Saint Nicolas. La présence du saint s'explique aisément, car l'église paroissiale lui est consacrée. Il est également le saint protecteur du Duché de Lorraine, auquel Sainte-Croix-aux-Mines fut rattachée jusqu'en 1766 avant de devenir française.

La présence de Sainte Barbe évoque l'exploitation des mines à Sainte-Croix-aux-Mines, à Saint-Pierremont, aux Halles, au Grand et au Petit Rombach, et dans le vallon de Steinbach. Les statues figuraient encore devant l'entrée du cimetière sur des photographies de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De nos jours, leur trace a été perdue.

# Sur les traces du patrimoine industriel du Val d'Argent

Dès le Moyen-âge, le Val d'Argent est le théâtre d'une intense activité industrielle : l'exploitation des mines dès le X<sup>e</sup> siècle, l'épopée textile à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec son âge d'or du XIX<sup>e</sup> siècle, ont modelé le paysage. S'il ne reste que peu de traces des bâtiments industriels miniers qui étaient souvent construits en bois, les usines textiles sont encore bien visibles sur le territoire. Mais le patrimoine laissé par l'industrie ne peut toutefois se limiter aux fabriques. Les demeures patronales et leurs jardins sont autant d'éléments qui concourent à donner au territoire une image patrimoniale unique dans la région.

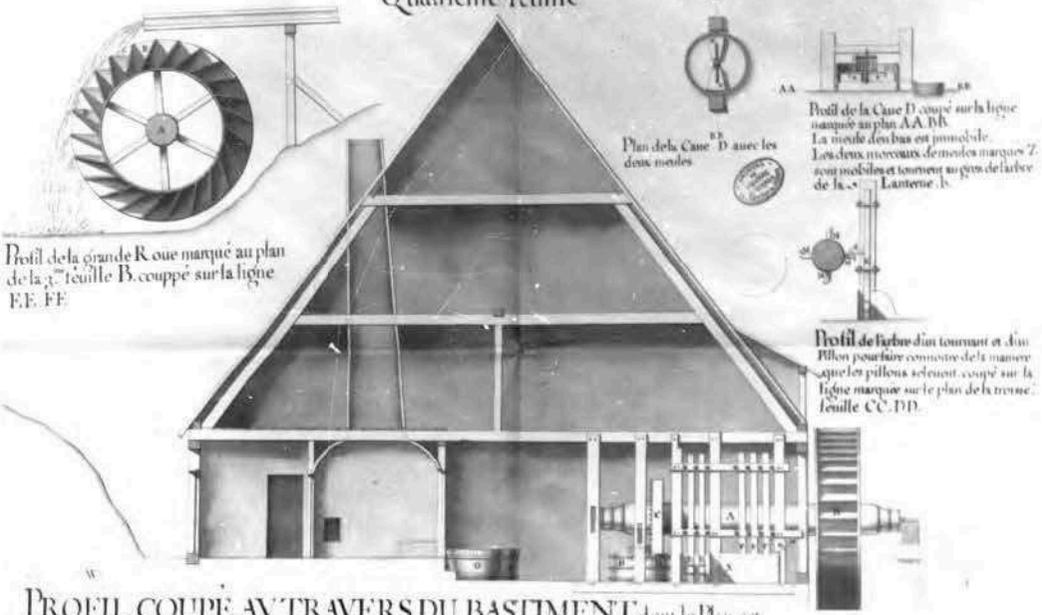
Si la connaissance du patrimoine minier du Val d'Argent est importante, l'empreinte patrimoniale des vestiges de surface est ténue sur le territoire, car le principal matériau de construction des bâtiments de l'industrie minière était le bois. Actuellement, des sondages archéologiques en découvrent les fondations. Lors de la réouverture des mines à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un imposant complexe industriel minier est construit dans le vallon du Rauenthal ; la faillite rapide des concessionnaires miniers entraîne la démolition de l'usine, dont il ne subsiste plus que quelques pans de murs. La connaissance et l'interprétation du patrimoine minier de surface relèvent donc de l'archéologie.

La mémoire de l'industrie textile des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles est quant à elle plus visible. Baptisée par les historiens la « ville aux cent fabriques », Sainte-Marie-aux-Mines et ses communes voisines sont dotées d'un maillage industriel très dense. L'industrie textile contribue au développement économique du territoire, et près de 130 petites manufactures emploient plus de 20 000 personnes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La crise économique qui secoue l'industrie textile dans le Val d'Argent à partir des années 1950 engendre la fermeture progressive de ces entreprises.

Face à cette nouvelle situation socio-économique, les municipalités sont confrontées à des choix : faut-il conserver ou détruire les fabriques ? Sur le territoire, trois solutions sont adoptées. Certaines fabriques sont démolies ou restent à l'état de friche, d'autres sont réhabilitées et remplissent désormais une autre fonction. D'autres encore conservent leur fonction industrielle, mais pour accueillir de nouvelles activités économiques.

# LA FARBEMÜHLE

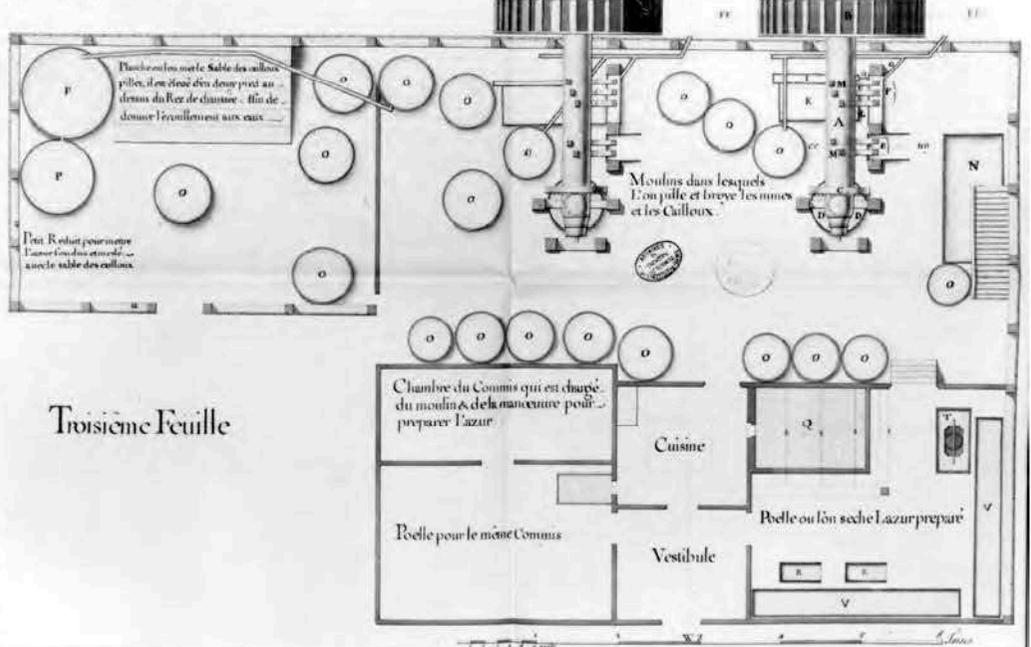
Quatrième feuille



PROFIL COUPÉ AV TRAVERS DU BASIMENT dont le Plan est sur la troisième feuille suivant la ligne marquée au dit Plan W, X.

Vue en coupe et plan du rez-de-chaussée de la Farbemühle. Reproduction des planches d'Angevilliers réalisées en 1716. Archives de l'Académie des Sciences de Paris.

PLAN DU REZ DE CHAUSSEE DU Bâiment et des moulins construits dans la Vallée de Rauenthal pour la préparation de l'Azur.

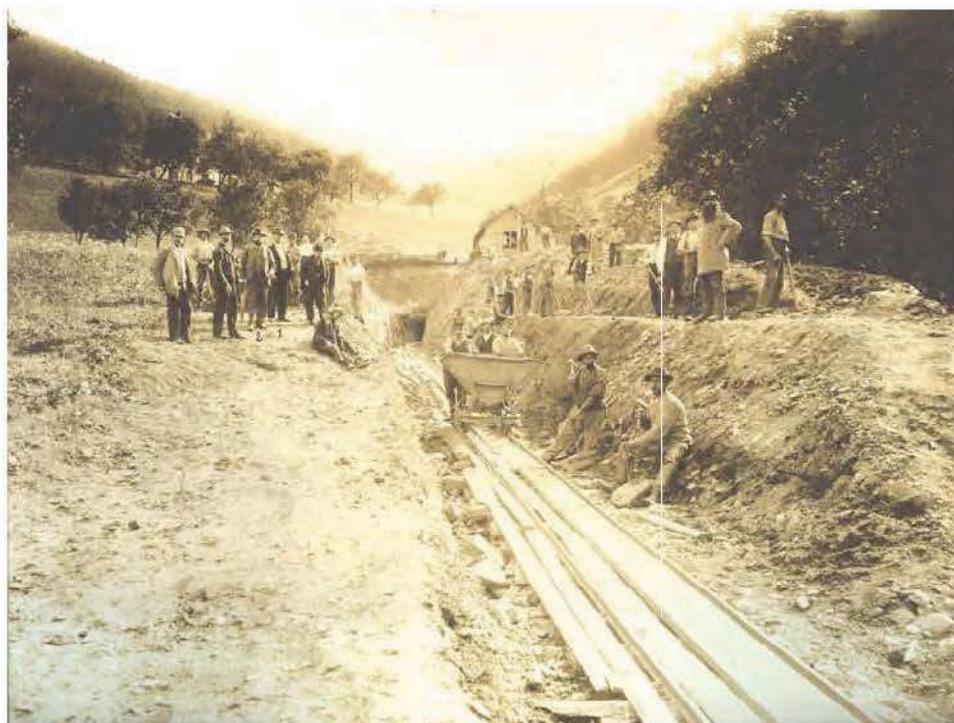


Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, des filons de cobalt sont exploités dans le massif du Neuenberg. Pour exploiter le cobalt et en extraire sa poudre de couleur bleue caractéristique, une série d'opérations de transformation est nécessaire. Ainsi une fabrique de transformation voit le jour à cet effet dans le Rauenthal au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, composée de plusieurs bâtiments. Un descriptif détaillé des installations industrielles a été dressé par l'intendant d'Alsace d'Angevilliers en 1716, dans un mémoire sur la métallurgie de Sainte Marie aux Mines qu'il a adressé au Régent. Ce document permet à l'historien de localiser précisément l'emplacement de cette « Farbemühle », moulin à couleurs. Il décrit un bâtiment cloisonné, abritant des endroits de séchage de poudre d'azur, des meules et bocards, et dans lequel se trouvait une pièce d'habitation. En 1755, une inondation détruit les installations de la Farbemühle et précipite l'arrêt de la fabrication de cobalt. La meule, qui servait à broyer le cobalt, fut retrouvée dans le lit de la rivière du Rauenthal, au cours de fouilles archéologiques menées au début des années 1990. Elle est actuellement exposée à l'Espace Musées du Val d'Argent.

Essai de reconstitution de la Farbemühle. Dessin de François-Joseph Stumpff. Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, albums Lessin, article Af 1.



# LE COMPLEXE MINIER DU RAUENTHAL



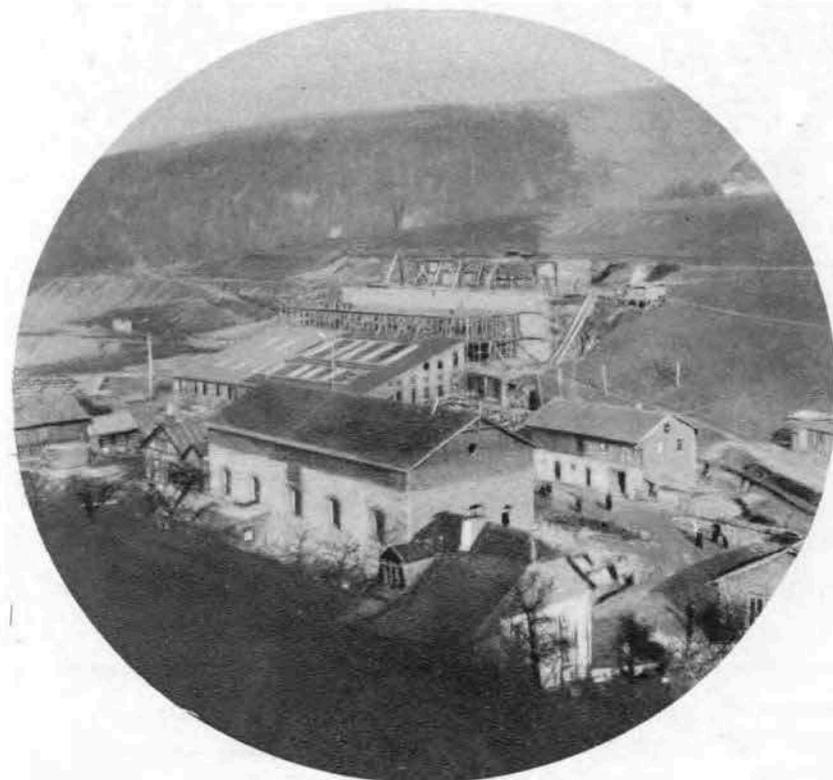
Réouverture de la mine Tiefstollen en 1898. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines.

Site du complexe minier du Rauenthal en 1897. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines



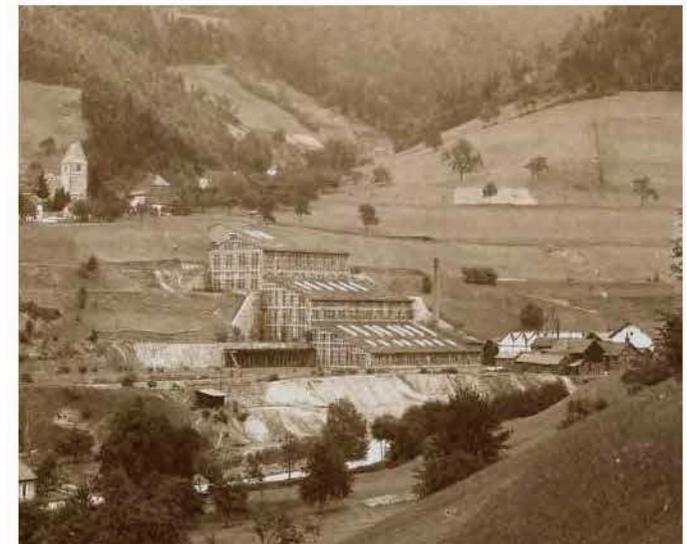
Un an plus tard... Photo prise en 1898, publiée dans la revue *Neueste Illustrierte*, en 1929.

Le promeneur qui s'arrête dans le vallon du Rauenthal a du mal à imaginer qu'une usine gigantesque y trônait à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1897, les mines du Neuenberg rouvrent car les entrepreneurs qui se lancent dans l'entreprise sont persuadés que le sous-sol aurait été largement sous-exploité jusqu'alors. Lorsque les prospections reprennent, les mineurs rouvrent une dizaine de galeries au Rauenthal (Fürstenstollen, Tiefstollen), à la Petite Lièpvre (mine Saint Jean Engelsbourg), à Sainte-Croix-aux-Mines (mine Ducarme) et à Musloch. Au Rauenthal, la compagnie « Markircher Berg- und Hüttenverein » entreprend la construction d'un complexe minier, l'usine du Fürstenstollen, en contrebas de l'église de Saint-Pierre sur-l'Hâte.



Aux dimensions démesurées, l'usine est configurée pour traiter jusqu'à 200 tonnes de minerai par jour. Le site est doté de tous les équipements d'une usine moderne : une usine à gaz, un réfectoire capable d'accueillir 170 ouvriers, des bains, un kiosque... Elle dispose aussi d'un téléphérique qui relie le complexe aux Mines de Plomb, situées à 1,6 km en amont.

Mais les espoirs de fortune de la compagnie minière s'effondrent en l'espace de sept années seulement. Les perspectives de production ont été largement surestimées, en l'absence d'une consultation sérieuse des rapports d'ingénieurs du XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle, qui témoignaient pourtant de l'ampleur des travaux miniers réalisés à l'époque. Le site du Rauenthal ferme ses portes en 1905, mais l'activité se poursuit pendant 2 années encore à Sainte-Croix-aux-Mines et à Musloch. En 1907, la compagnie fait définitivement faillite. Témoin de la brièveté de cet épisode industriel, l'usine est démolie en 1911. Il n'en subsiste plus qu'un petit bâtiment aujourd'hui, reconverti en habitation, et quelques pans de murs.



*De gauche à droite:*

*- Complexe minier du Rauenthal en 1900, avec son téléphérique le reliant aux mines de plomb. Fonds Adam / Médiathèque du Val d'Argent, n°68.*

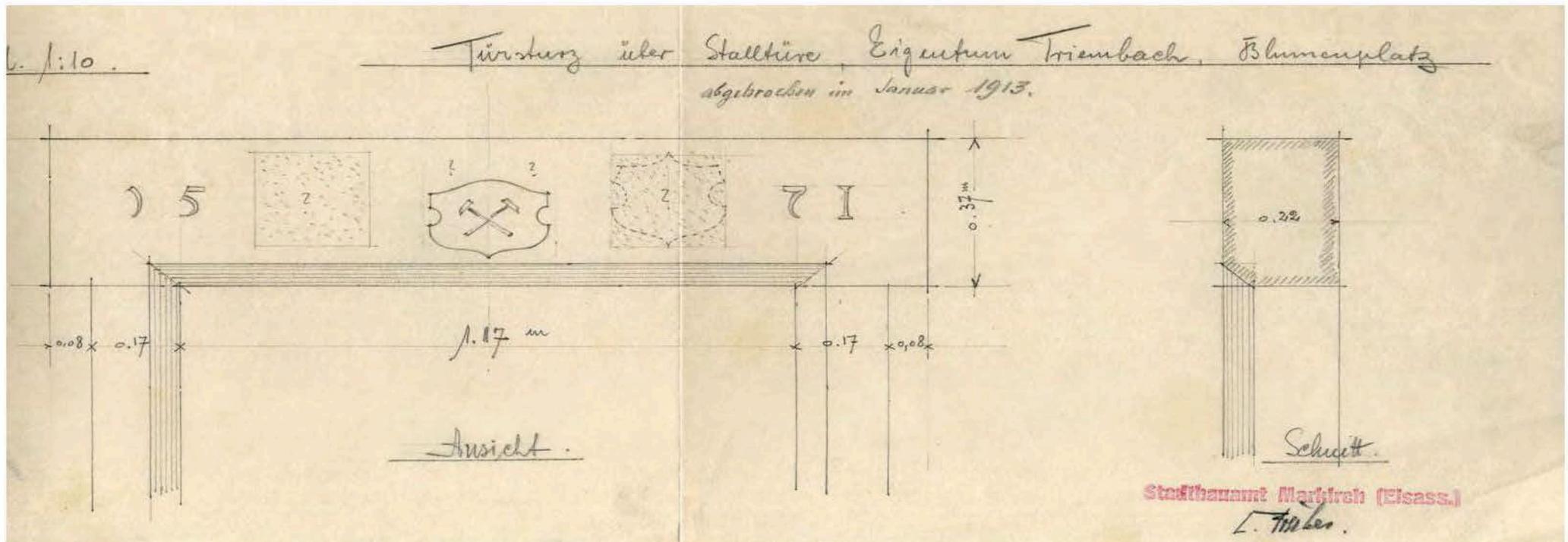
*- Le porche d'entrée de la mine Fürstenstollen est visible sur la 2<sup>e</sup> photo, tout comme des ouvriers déchargeant les wagonnets remplis de gravats. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines.*

*- Le complexe minier du Rauenthal vers 1905-1910. Les bâtiments sont laissés à l'abandon, les pylônes du téléphérique ont été démontés. Le site sera rasé en 1911. Archives Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, article 1 M 4.*

# L'AUBERGE DE LA FLEUR / LA MAISON TRIMBACH

A Sainte-Marie-aux-Mines, la place de la fleur tire son nom de l'auberge du même nom établie ici dans la 1<sup>ère</sup> moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Citée pour la 1<sup>ère</sup> fois dans un document de 1531, l'Auberge de la Fleur était un cabaret, qui servait aussi de centre administratif et technique pour la corporation des mineurs. Les mineurs y discutaient de toutes les affaires relatives aux mines. Il est probable que le bâtiment abrita aussi la Caisse des mineurs, caisse de solidarité et de secours créée vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

En 1571, des écuries furent construites à l'arrière du bâtiment. Le linteau du portail des écuries est orné de l'emblème des mineurs (marteau et pointerolle entrecroisés), et par des armoiries qui sont martelées à la Révolution. Le bâtiment est également bordé par un ancien canal minier qui alimentait une dizaine de moulins sur son parcours.



Linteau sculpté de la porte des écuries de l'Auberge de la Fleur, daté de 1571. Ce croquis a été réalisé par le service d'architecture municipale, avant la démolition de l'ancienne écurie et de son linteau en 1913. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article n° 3825.



*Place de la fleur en 1834, dessinée par Wisand. L'auberge de la fleur et sa fontaine figurent dans la partie gauche du dessin. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article n° 3825.*



*Vue sur la place Keufer vers 1900. En arrière plan, la maison Trimbach semble inoccupée, les volets du rez-de-chaussée sont fermés. Le bâtiment présente déjà des signes de dégradation avancées. Fonds Adam / Médiathèque du Val d'Argent, n° 363*

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, le bâtiment devient le relais de la poste de Sainte-Marie Alsace. Jean-Jacques Trimbach, né en 1728, qui a racheté l'édifice dans la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est le premier à porter le titre de Maître des Postes. La demeure prend alors le nom de maison Trimbach. La fontaine, située devant le bâtiment, sert probablement d'abreuvoir pour les attelages. En 1790, ce relais de poste est transféré dans un nouveau bâtiment, à l'angle de l'actuelle rue de la Vieille Poste et de la rue Vandenberg

La maison Trimbach conserve toutefois sa fonction d'auberge durant de longues années. En 1896, Rodolphe II Burger s'établit sur la place de la fleur pour y installer une menuiserie. Celle-ci tire son énergie du canal qui s'écoule à l'arrière du site. En 1922, il rachète l'ancienne maison Trimbach, devenue très vétuste et insalubre, pour la démolir et faire construire une extension de sa menuiserie.

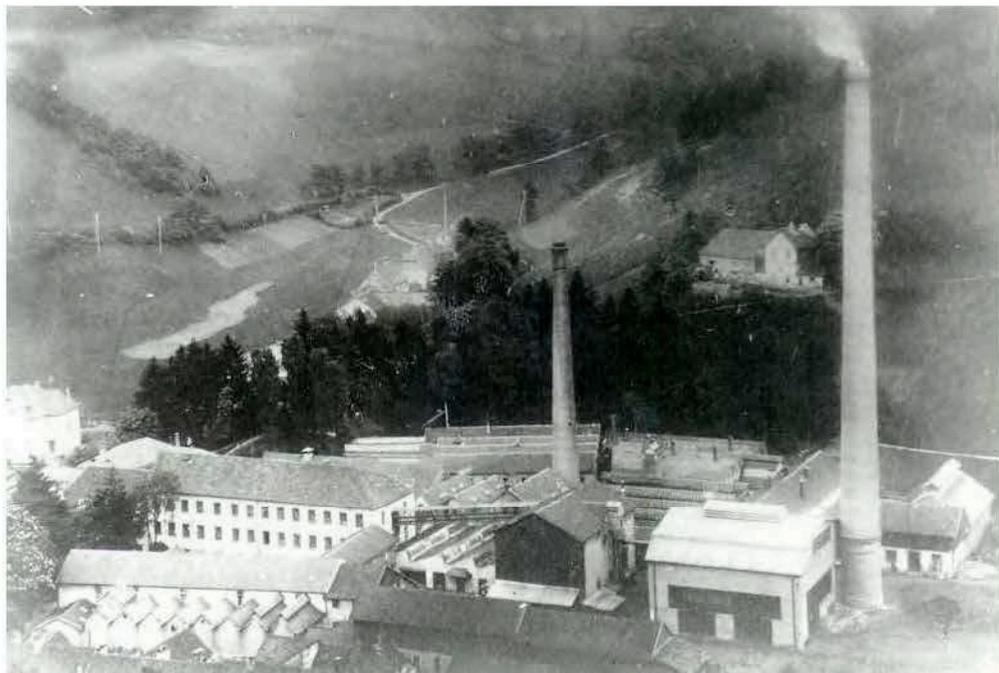
# LA DEMOLITION DES FRICHES INDUSTRIELLES

Avec la crise du textile dans les années 1960 et 1970, les fabriques ferment les unes après les autres. Que faire alors des bâtiments industriels, laissés à l'abandon en plein cœur de Sainte-Marie-aux-Mines, et qui véhiculent une image négative pour l'ensemble du territoire ?

Dans les années 1970 jusqu'à la fin des années 1990, la plupart des friches industrielles sont démolies les unes après les autres. Cette politique de démolition touche des bâtiments vénérables, dont l'existence remontait au début de l'épopée du textile au XVIII<sup>e</sup> siècle. La démolition du complexe industriel Blech Frères est particulièrement significative, car cette entreprise fut créée et développée par Jean-Georges Reber à partir de 1755. L'entreprise Reber, qui prit ensuite la raison sociale Blech Frères et Cie, a fonctionné pendant plus de deux siècles, jusqu'à sa fermeture survenue au début des années 1970. Le choix de démolir fut pris afin de favoriser l'implantation d'un supermarché. Pour autant, la mémoire du lieu n'en est pas totalement effacée, car le portail d'entrée de l'usine a été conservé.

La démolition de l'usine Baumgartner en 2001 s'inscrit dans cette même logique de résorption des friches. Créée en 1825 par les frères Ellmer, l'entreprise est reprise par la famille Baumgartner en 1856. Cette entreprise, spécialisée en teinturerie et dans l'ennoblissement des textiles, a fonctionné jusqu'en 1994. Rongée par l'humidité, et particulièrement polluée par des fuites d'hydrocarbures dans le sol, la friche ne pouvait être réhabilitée. Après la dépollution des lieux, la friche est démolie en 2001. La base de la cheminée a également été conservée dans le but de rappeler la mémoire des lieux.

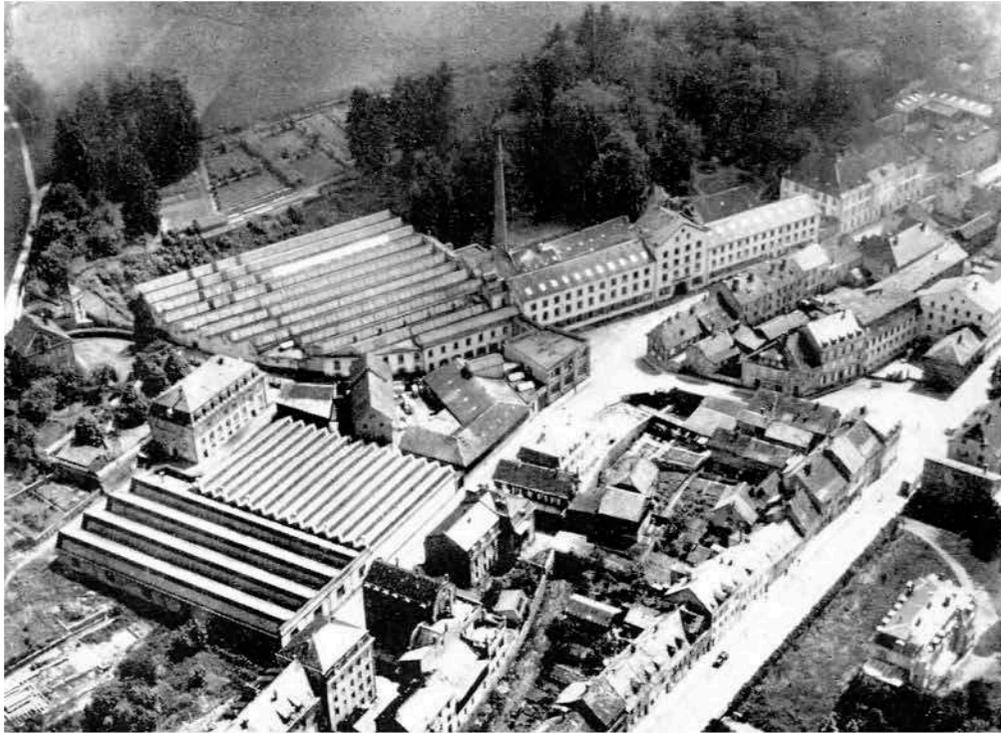
# LA DÉMOLITION DE L'USINE BAUMGARTNER EN 2001



## *Illustrations:*

- En haut à gauche : *Vue sur l'usine Baumgartner dans les années 1930 – Reproduction Georges Jung*
- Ci-contre : *Vue intérieure de la friche Baumgartner avant démolition en 2000 – Photo CCVA*
- En haut à droite : *Démolition de la cheminée Baumgartner le 9 octobre 2001 – Photo CCVA*

# LA DÉMOLITION DE L'USINE BLECH EN 1987



*Vue aérienne de l'usine Blech vers 1950-1960 –  
Reproduction Georges Jung.*



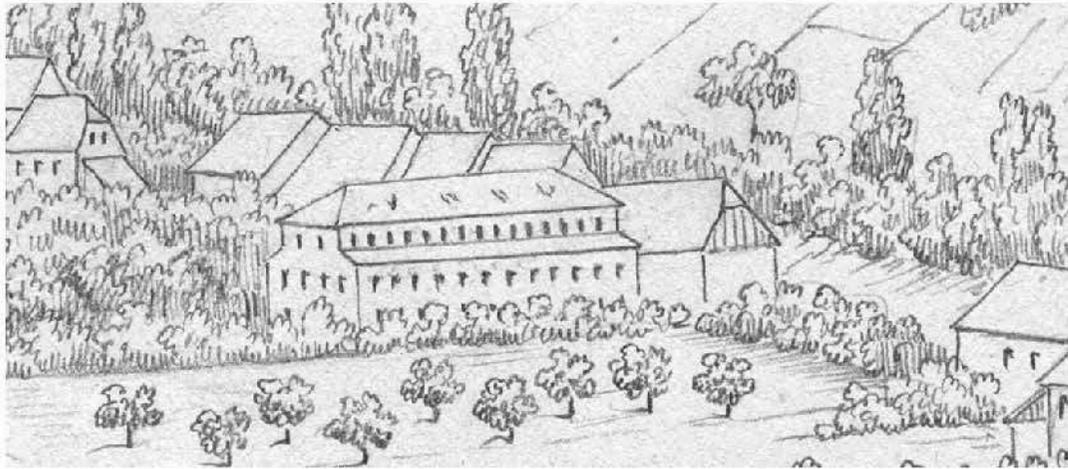
*Démolition de l'usine Blech en 1987 – Photo José Antenat.*



*Vue sur la station service du supermarché. Les vestiges de l'usine sont encore visibles. Photo prise vers 1988-1989 (photo M. Schaeffer).*

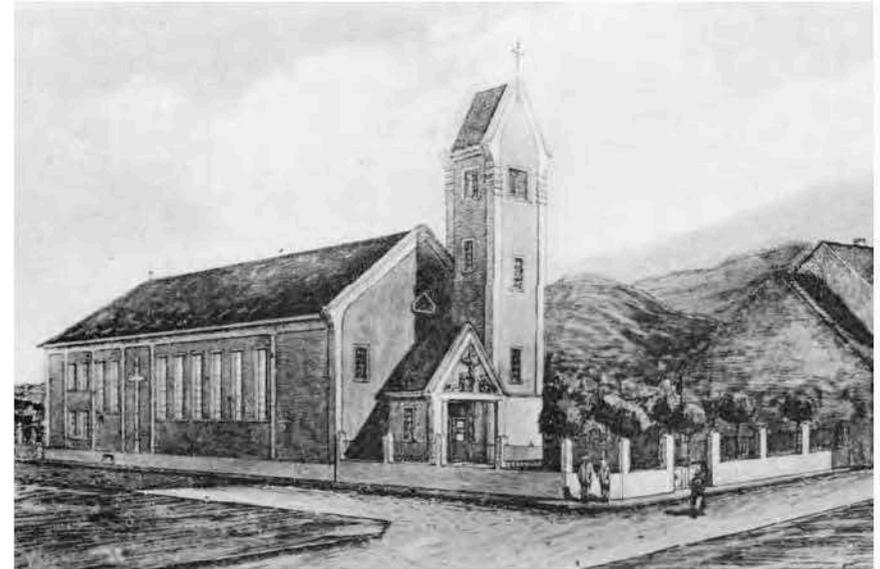
# UN TISSAGE RECONVERTI EN ÉGLISE : LA CHAPELLE DU SACRÉ-COEUR

Le bâtiment de la chapelle du Sacré-Cœur à Echery est à l'origine un ancien tissage créé par le sieur Weisgerber en 1823. Le tissage était établi dans une usine bloc dite de première génération, reconnaissable à son toit en attique (toit rétréci par rapport au reste du bâtiment). Reprise par l'entreprise Koenig en 1887, l'usine est remaniée et son toit en attique supprimé. Désaffecté dans les années 1920, le bâtiment est racheté en 1931 par la paroisse catholique de Sainte-Marie-aux-Mines pour le transformer en chapelle.



- Détail d'un dessin de Stumpff en 1856 montrant le tissage et son toit en attique. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article 3825.

Plusieurs projets de réhabilitation sont proposés au conseil de fabrique entre 1931 et 1936. Au final, huit baies vitrées sont installées, et l'arrière du bâtiment est éclairé par des fenêtres de l'ancien tissage. Cependant, le portique et le clocher monumental n'ont pas été construits, tout comme la croix monumentale prévue sur la façade latérale. À défaut d'être traditionnelle, l'architecture peu orthodoxe de cette église témoigne de la difficulté à effacer les caractères industriels du bâtiment d'origine : on voit à travers la peinture réapparaître les contours en grès des fenêtres primitives.



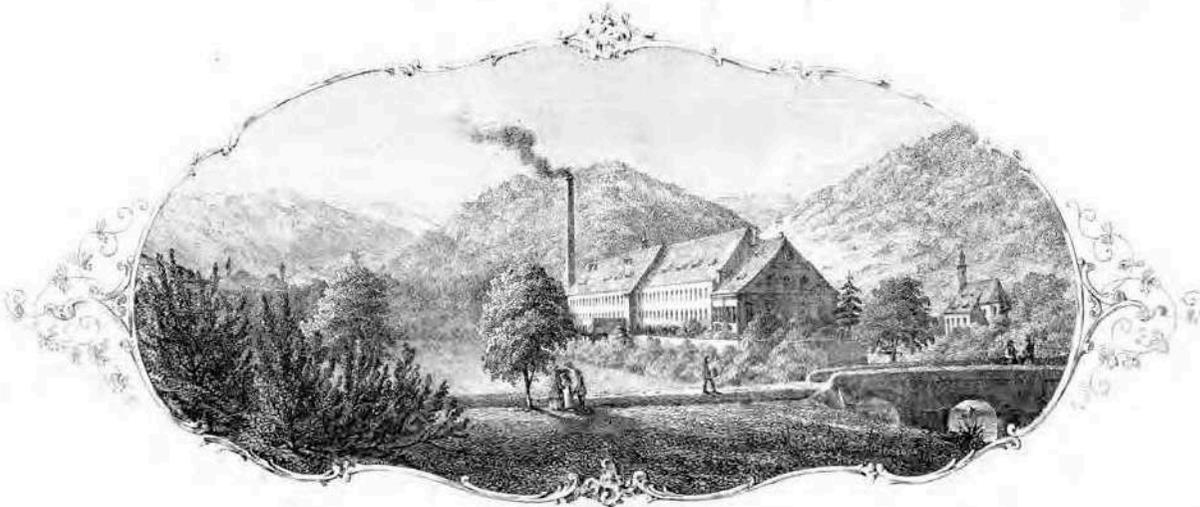
- En haut : Projet de transformation du tissage en chapelle en 1936. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines.

- En bas : Vue contemporaine de la chapelle. Photo José Antenat.



# DE L'USINE SCHOUBART...

Ce site industriel fut l'un des rares indiennages du XVIII<sup>e</sup> siècle de la vallée, qui a succédé à la papeterie Piquet. En 1821, la filature (l'Huilier) est rachetée par la famille Schoubart, dont elle portera le nom jusqu'en 1968, avant de devenir la fabrique de bas Ergée International jusqu'en 1991. L'entreprise Schoubart a été l'un des premiers tissages mécaniques de l'Est, et la plus importante filature de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. La crise textile de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'a pas épargné l'entreprise, qui est contrainte de modifier sa production à la fin des années 1960, en conservant toutefois son activité de confection.



Lithographie représentant l'usine Schoubart vers 1840. La manufacture est représentative des usines blocs du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Bibliothèque de la société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, albums Lesslin, article Af 1.

Facture à en-tête de l'usine Schoubart en 1910. Le site s'est considérablement agrandi en quelques décennies. Archives municipales de Sainte-Croix-aux-Mines, article 2 F 2.

**CH<sup>les</sup> SCHOUBART**

*Baumwoll-Roh- u. Bunt-Spinnerei, Zwirneri u. Kasplerei,  
Färberei u. Bleicherei*

**GARNE.**  
für Kleiderstoff- Bunt- u. Tricot-Weberei.

Erste, älteste u. leistungsfähigste Bezugsquelle  
folgender Spezialitäten:  
**MÉLANGEN, JASPÉS, MOULINÉS,  
JASPÉS-MOULINÉS, DOPPEL-JASPÉS**  
auf Joser Baumwolle  
gebleichte Garne u. Zwirne.

TELEGRAMME:  
SCHOUBART ST. KREUZELSASS.

TELEPHON:  
MARKIRCH N° 21.

GIRO-CONTO:  
bei COMTOIR D'ESCOMPTE, MÜLHAUSEN  
BANK von ELSASS-LOTHRINGEN, STRASSBURG.

*St. Kreuz-Elsass, den 25. Juni 1910*

An aerial photograph of the Schoubart factory complex in 1910. The image shows a vast industrial site with numerous large, multi-story buildings and several tall chimneys emitting smoke. The factory is situated in a valley, with rolling hills and fields visible in the background. The overall scene depicts a significant expansion of the industrial facility over the decades.



*Le site industriel est géré par les Ets Ergée International depuis les années 1970. Archives municipales de Sainte-Croix-aux-Mines, article 2 F 5.*



*Reconversion de l'usine Ergée International en pépinière d'entreprises. Photo prise en 2003. Archives CCVA.*

## ... A L'ESPACE DE LA FILATURE

La crise textile de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'a pas épargné l'entreprise, qui est contrainte de modifier sa production à la fin des années 1960, en conservant toutefois son activité de confection. En 1991, l'entreprise ferme définitivement ; la friche industrielle est rachetée par le District du Val d'Argent qui la transforme en espace d'activités à partir de 1998. Aujourd'hui, l'Espace de la Filature accueille plusieurs entreprises et services. Ce complexe industriel a conservé sa fonction originelle et a retrouvé un second souffle par la volonté politique d'y maintenir une activité industrielle.

# UNE USINE TRANSFORMÉE EN ESPACE MUSÉES

Vitrine de l'activité industrielle passée du Val d'Argent, les collections de l'Espace Musées présentent le passé textile et minier de la vallée. Le musée est installé dans l'ancien tissage Simon et Cie, dont l'activité démarre en 1840. En 1936, l'entreprise change de raison sociale pour devenir les Ets Bernard Meier. Le site comportait une demi-douzaine de bâtiments à la fin du XIXe siècle et comptait près de 120 métiers à tisser. Aujourd'hui, il ne subsiste qu'un bâtiment, construit entièrement en briques en 1898.

Dans les années 1970, le tissage désaffecté est transformé en supermarché, avant de connaître une nouvelle réhabilitation en 1987. A l'époque, la plupart des bâtiments sont détruits. Le bâtiment en briques est transformé en Maison de Pays / Espace Musées, et l'office du tourisme s'y installe jusqu'en 1998. De sa réhabilitation de la fin des années 1980, le bâtiment a conservé son identité industrielle car les deux âges d'or industriels (minier et textile) du Val d'Argent y sont représentés.



## *Illustrations:*

- *Ci-contre à gauche : Démolition des bâtiments de l'usine Meier en 1987. Photo José Antenat*
- *En haut à droite : Le rez-de-chaussée de l'usine Meier fut réaménagé en supermarché au début des années 1970. Photo prise vers 1986. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines.*
- *Ci-contre à droite : La Maison de Pays / Espace musées abrite un musée textile, un musée minéralogique et un musée minier dans ses locaux. Photo José Antenat (2007).*



# LE PATRIMOINE PRIVÉ : DES CITÉS OUVRIÈRES AUX MAISONS PATRONALES

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industriel loge sur son lieu de production. La fabrique se trouve au rez-de-chaussée, les étages sont réservés à l'administration et à la demeure patronale. Bordant la fabrique, un jardin à l'anglaise ou à la française complète généralement le dispositif. Jean Georges Reber introduit ce type de construction dans le Val de Lièpvre, en faisant construire sa demeure, qui lui sert aussi de fabrique, à Sainte-Marie-aux-Mines vers 1786-1790.

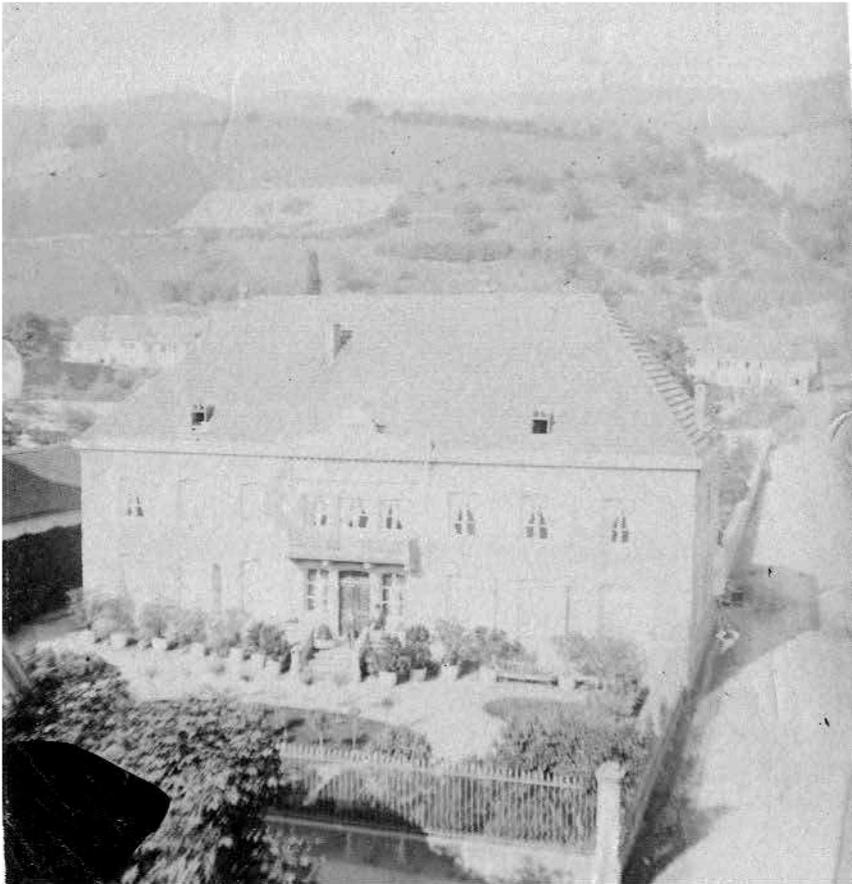
A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les demeures patronales sont construites à l'écart de la fabrique. Bâties dans le centre ville, les maisons de maître sont dotées d'ornements architecturaux (jardin, balcon tourné sur la rue) qui marquent symboliquement la domination qu'exerce le patron sur la ville. Parallèlement, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières cités ouvrières voient le jour dans le Val d'Argent. Elles sont construites à proximité immédiate des fabriques textiles, dans le but de réduire les trajets des ouvriers – et préserver ainsi leur état de santé – à une époque où les transports publics et privés sont encore peu développés.

Avec la déprise industrielle des années 1960-1970, les maisons patronales deviennent inoccupées et perdent progressivement leurs fonctions. Toutefois, le tissu urbain du Val d'Argent conserve leur mémoire. Certaines d'entre elles sont rachetées ou transformées en appartements, comme la maison Reber de Sainte-Marie-aux-Mines. D'autres, comme la Villa Burrus de Sainte-Croix-aux-Mines, sont réhabilitées mais perdent leur fonction résidentielle. Enfin, certaines demeures ont disparu du paysage : soit elles furent démolies (la maison Lamotte à Rombach-le-Franc), soit elles furent démontées pour être reconstruites ailleurs (villa Lacour de Sainte-Marie-aux-Mines).

Il est paradoxal de constater que ces demeures d'exception furent les plus menacées par les effets de la crise du textile. De leur côté, les cités ouvrières construites au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle ont été majoritairement préservées dans le paysage. Leur architecture modeste, mais plus fonctionnelle, a vraisemblablement facilité leur reconversion aux besoins contemporains, expliquant ainsi leur maintien dans le paysage.

# UNE MAISON PRÉSERVÉE : LA VILLA LANDMANN

Située rue Narbey, la construction de la villa Landmann est antérieure à l'essor textile du XIX<sup>e</sup> siècle. A l'origine, le bâtiment était un hospice, dépendant de la paroisse de la Madeleine à Sainte-Marie-aux-Mines, dont témoigne un dessin de François Joseph Stumpff réalisé en 1855.



*Villa Landmann, prise en photo en 1861 depuis la tourelle de la pharmacie de la tour. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article n°3853.*



*Hospice Narbey, dessiné par François Joseph Stumpff en 1855. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article n°3825.*

Dans les années 1860, le bâtiment est racheté et transformé en villa patronale. Il est occupé successivement par les familles Landmann et Baumgartner. Le corps du bâtiment est conservé, un balcon et un perron sont ajoutés, qui permettent l'accès à un jardin à l'anglaise. A la même époque, on remplace le mur de pierre par une grille de fer forgé. Aujourd'hui, la villa Landmann conserve sa fonction résidentielle, mais elle est partagée en plusieurs appartements.

# UNE MAISON DÉMONTÉE : LA VILLA LACOUR

La destinée de la villa Lacour est originale. Elle est bâtie en 1903 par l'industriel Paul Lacour lors de sa reprise de la manufacture textile, à côté de l'habitation de Jules Lacour, son frère et associé. Ce dernier habitait dans une demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui fut par la suite appelée le « château Lacour ».

La villa Lacour, d'inspiration néo-baroque, était entourée d'un vaste jardin. A la mort des industriels, elle est laissée à l'abandon. Rachetée par la famille Mack, la villa Lacour est démontée pierre par pierre en 1995 pour être reconstruite à proximité du parc d'attractions Europapark à Rust (Allemagne). Le château Lacour fut quant à lui repris par un particulier, qui le transforma en appartements locatifs en 1997.



*Illustrations:*

- *Villa et Château Lacour figurant sur une carte postale vers 1900. Reproduction Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines.*
- *Article de presse évoquant le démontage de la villa Lacour. (Dernières Nouvelles d'Alsace du 24 mai 1995)*

## Le château Lacour au « Pays des merveilles »

*Un des deux châteaux Lacour retrouvera bientôt ses fastes d'antan à Europa-Park.*



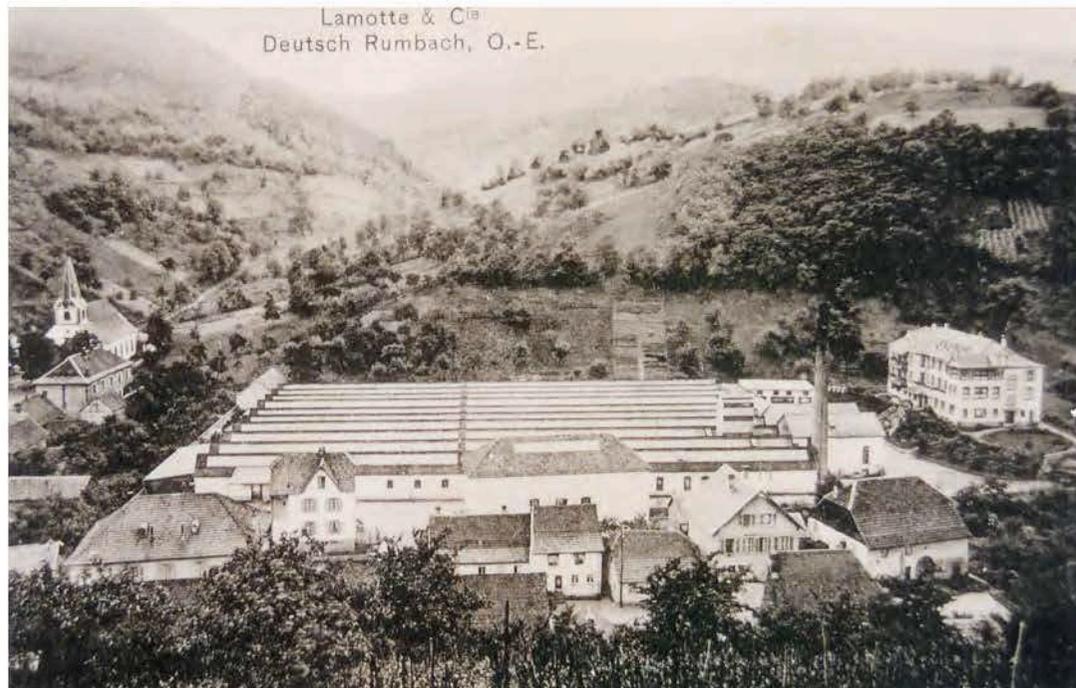
**D**EPUIS le début de cette semaine, une entreprise allemande de Karlsruhe a pris possession d'un des châteaux Lacour. Celui qui fut le plus beau, le plus roman-

tique. Que l'on pouvait certains soirs prendre pour un château de contes de fée, avec ses balcons et ses tourelles ciselées. Ne croit-on pas apercevoir sur la droite, le balcon de « Juliette ». Il était hélas tombé

en ruines et même devenu « dangereux ». Il fera peut-être à nouveau rêver sur le site que lui réserve son récent acquéreur : le parc de loisirs Europa-Park à Rust en Allemagne. On ne pouvait lui souhaiter plus

belle seconde vie ! C'est avec beaucoup de précautions que les ouvriers le démontent pierre par pierre et qu'il sera reconstruit. Il faudra deux mois pour lui faire quitter la vallée.

# UNE MAISON DÉTRUITE : LA MAISON LAMOTTE



*Illustrations : Usine et château Lamotte vers 1910. Reproductions de cartes postales – Coll. Jean Kieffer.*

L'usine Lamotte est créée en 1905, suivie deux ans plus tard par la construction de la demeure patronale. Bordée par un jardin à l'anglaise, la maison Lamotte abritait les bureaux de la fabrique au rez-de-chaussée, et les logements des familles Winkler et Lamotte, propriétaires de l'usine, au premier et au deuxième étage. Un escalier monumental débouchait sur le perron du bâtiment.

Le tissage Lamotte change de raison sociale à plusieurs reprises. En 1976, l'activité textile cesse et le site est repris par l'entreprise Dynamic Emballage. Inoccupée depuis 1965, la maison Lamotte, laissée en friche, est finalement démolie en juin 1997.

# DES JARDINS D'AGRÉMENT AUX JARDINS DE L'INDUSTRIE

Ayant à l'origine une fonction exclusivement potagère, le jardin est devenu à partir du XVI<sup>e</sup> siècle un élément de prestige pour afficher la position sociale de son propriétaire. A la fin XVI<sup>e</sup> / début XVII<sup>e</sup> siècle apparaissent les premiers jardins à la française dans le Val d'Argent. Ils se caractérisent par des formes géométriques et parfaitement symétriques, pour montrer la supériorité de l'Homme sur la Nature. A Sainte-Marie-aux-Mines, le Duc Charles III de Lorraine fait aménager un jardin à la française à l'arrière de son châtelet, situé à l'époque à l'emplacement de l'actuelle mairie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les philosophes, les écrivains et les architectes du siècle des Lumières prônent une nouvelle approche des relations entre l'Homme et la Nature. Une volonté d'embellir l'espace aux abords des manufactures d'importance est exprimée par les industriels. Celle-ci est fortement influencée par la Cité idéale imaginée par l'architecte Claude Nicolas Ledoux (1736-1806). Dans ses traités d'architecture, Ledoux chercha à concilier Industrie, Nature et Architecture en créant des cités utopiques pour chaque corps de métiers. Il estimait en effet que les ouvriers sont davantage productifs lorsqu'ils sont en contact avec le Beau. Ce rapprochement entre l'Industrie et la Nature se concrétise aussi par l'apparition du jardin à l'anglaise à cette époque, qui rejette un agencement symétrique et géométrique des végétaux au profit de formes plus sinueuses.

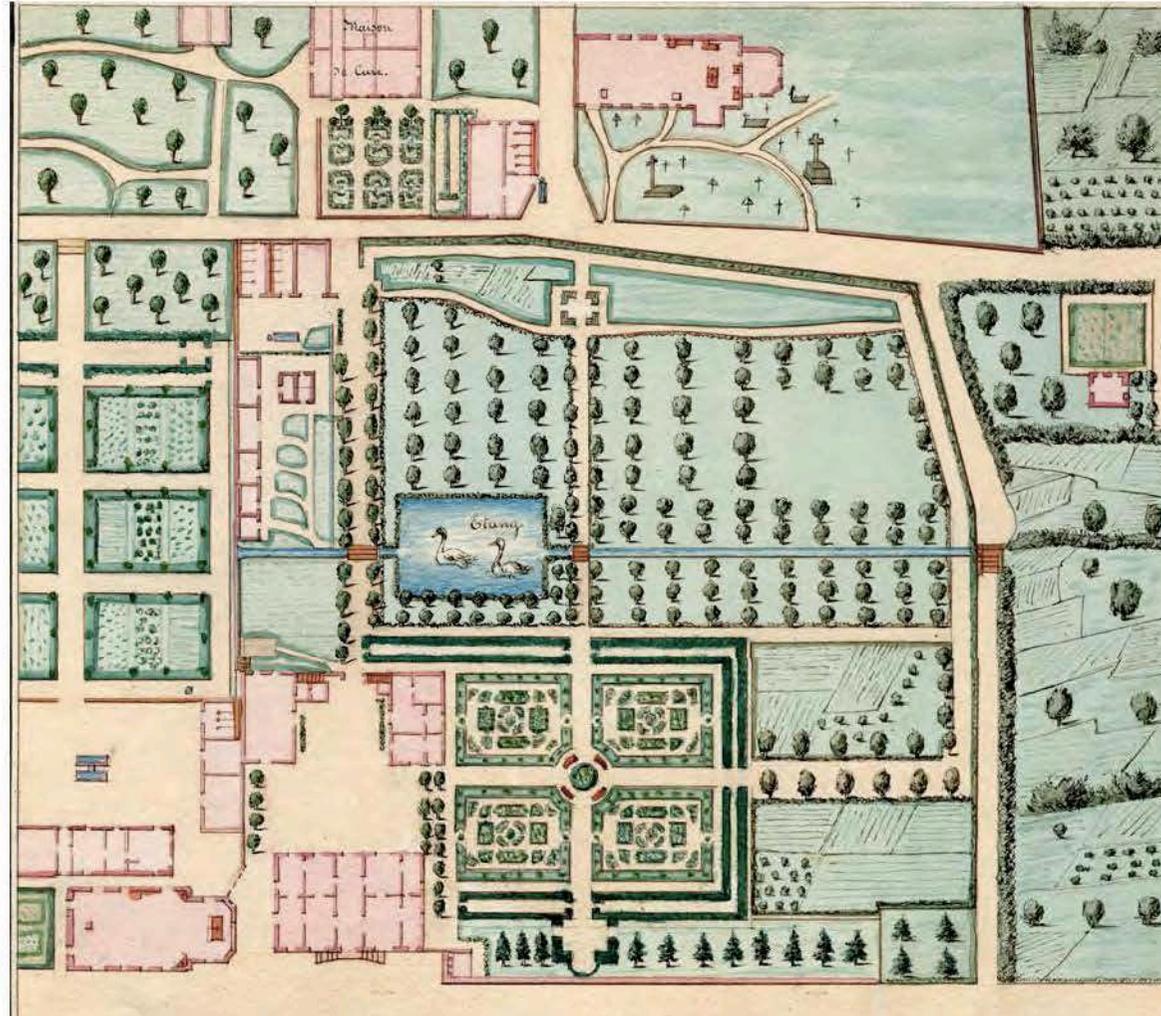
Au XIX<sup>e</sup> siècle, les entreprises textiles les plus importantes de la vallée sont toutes dotées de jardins auxquels le plus grand soin est apporté (Ets Reber, Landmann, Schoubart, Dietsch,...). Au-delà de leur fonction potagère et d'agrément, ces jardins industriels constituent également une pièce maîtresse de séduction lors de l'accueil des représentants commerciaux. Mais les municipalités et les industriels ont un besoin croissant de terrains pour leurs nouvelles infrastructures. Dès lors, les espaces consacrés aux jardins de l'industrie se réduisent comme peau de chagrin dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au profit d'extensions d'usines ou de nouvelles constructions.

La disparition rapide des jardins industriels a amené les instances culturelles à reconsidérer leur valeur patrimoniale au niveau national (création du label national jardins remarquables, recherches scientifiques). Dans le Val d'Argent, l'inventaire du patrimoine industriel réalisé en 2007-2009 a permis de recenser les jardins remarquables de l'ère industrielle. Certains d'entre eux, à l'instar du parc de la villa Burrus, ont été remis en valeur avec l'aide d'associations locales.

# LE JARDIN DU CHÂTELET DU DUC DE LORRAINE

En 1399, le Val de Lièpvre est partagé entre les sires de Ri-beaupierre et le Duc de Lor-raine. Le Duc de Lorraine Charles III, qui possède la rive gauche du ruisseau frontière, fait ériger à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle un châtelet à l'emplacement de l'actuel Hôtel de Ville de Sainte-Marie-aux-Mines. Ce bâtiment est bordé par un jardin à la française.

Pour montrer la supériorité de l'homme sur la Nature, l'étang, les haies et les arbres fruitiers qui le composent sont agencés selon des formes géométriques et parfaitement symétriques. Le plan du jardin, reproduit ici, a été dressé en 1756, à la veille de la construction de l'église de la Madeleine.



## PLAN

*de l'ancien Châtelet des ducs  
de Lorraine avec ses jardins;  
de l'ancienne Maison de cure;  
de l'Église sur le Cimetière, ainsi  
que d'une partie du Couvent, tels  
qu'ils existaient à Sainte-Marie-  
aux-mines avant la construction  
de l'Église paroissiale sur son  
emplacement actuel.*

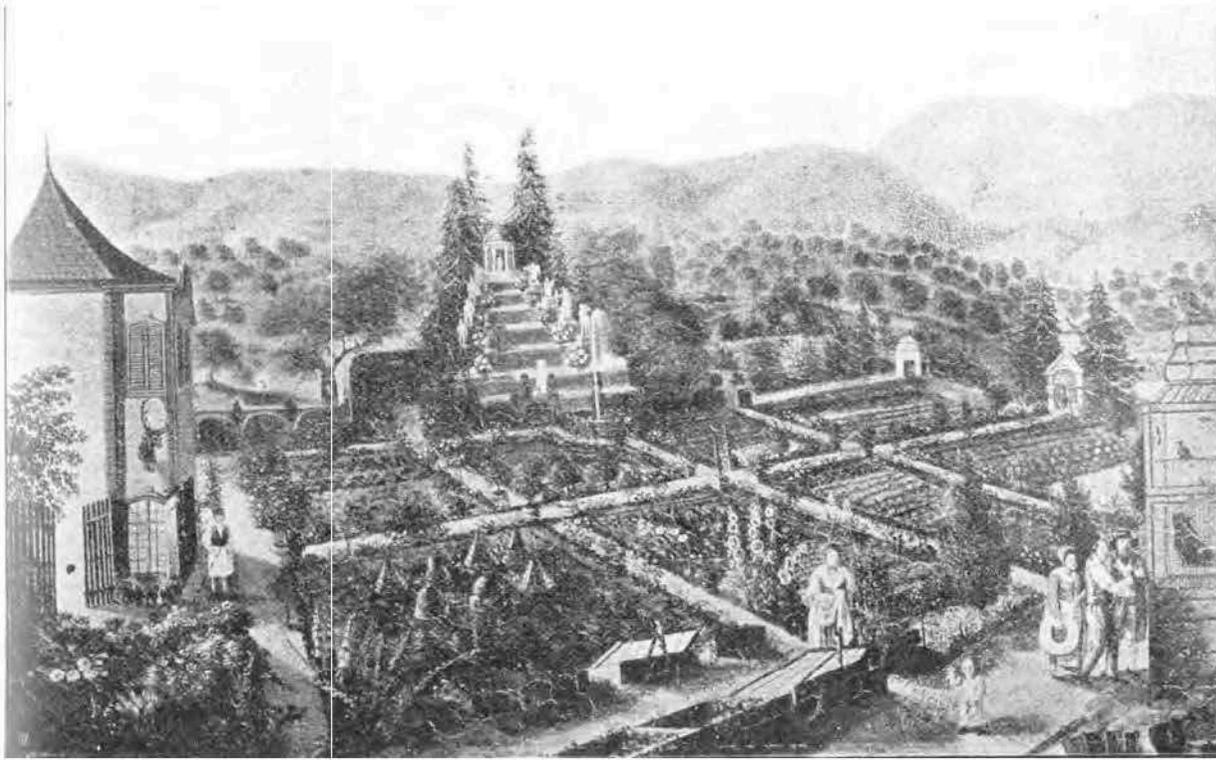
*D'après un dessin de M<sup>r</sup> Vichard.*

*1756.*

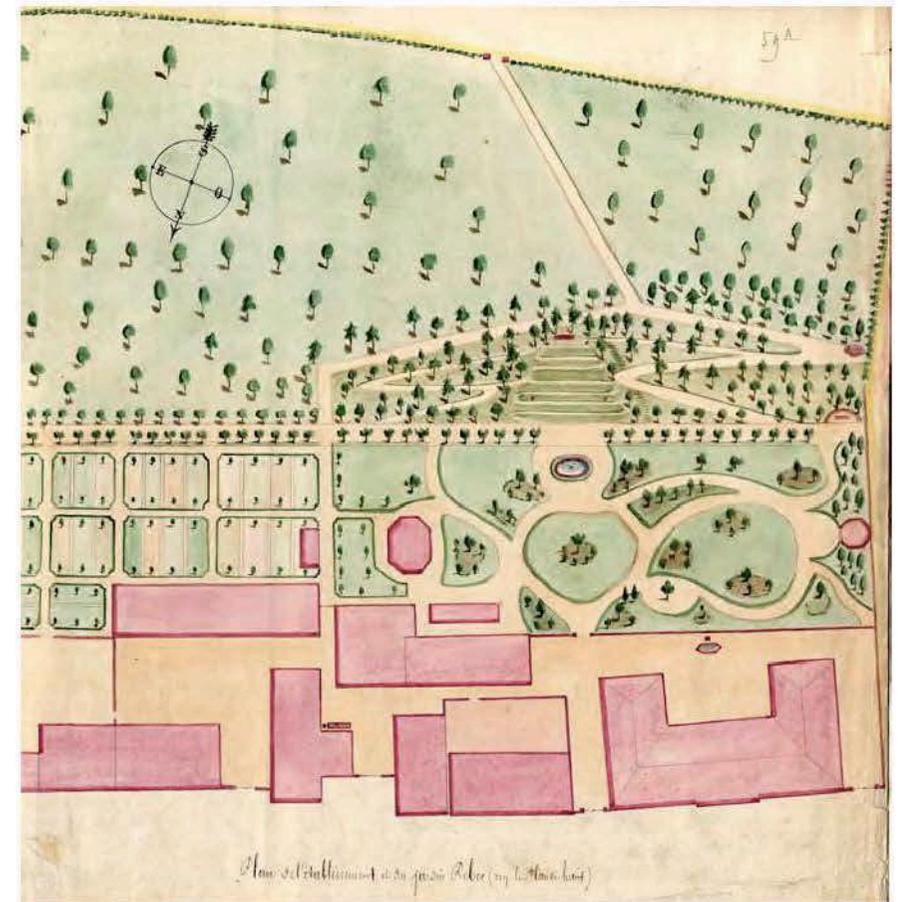
*Archives municipales de Sainte-Marie-  
aux-Mines, fonds Degermann article n<sup>o</sup>  
3813.*

Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, le jardin du Duc de Lorraine disparaît du paysage. Son espace est progressivement amputé avec les constructions successives de l'église de la Madeleine (1756-1757), de l'ancien hôpital communal (1832), de la gendarmerie (1841) et de l'ancien marché couvert (1854). Depuis, ces infrastructures ont elles-mêmes été remplacées par les HLM des Genêts au milieu des années 1970. Seul le nom actuel de la « rue des jardins » évoque son ancien emplacement. Cette rue figure sur la partie droite du plan.

# LE JARDIN REBER



Au XIX<sup>e</sup> siècle, le jardin de la maison Reber est renommé dans toute la région et attire de nombreux visiteurs. Aménagé par Jean Georges Reber à partir de 1790, le jardin émerveille par sa taille et par le parcours surprenant qui s'offre au visiteur. François Reber, fils de Jean-Georges Reber, le décrit précisément dans un manuscrit conservé aux archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines. Bosquets, fontaines, terrasses, pavillons, statues, automates et autres volières cohabitent dans un environnement boisé et fleuri par de nombreuses variétés végétales : le tout forme un singulier « cabinet de curiosités » (P. Fluck).



Ci-dessus à gauche : Jardin Reber en 1810. Photographie parue dans le *Messenger des Vosges Illustré* du 17 janvier 1904 – Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, article W 11.

Ci-dessus à droite : Plan du jardin Reber, dessiné par Stumpff vers 1850 – Bibliothèque de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, cahiers Lesslin, article Af 1.



Le jardin Reber a progressivement disparu au profit des extensions de l'usine Blech. Actuellement, son site est occupé par le parking du centre commercial Super U implanté depuis 1987-1988 à l'emplacement de l'usine Blech. Seuls quelques arbres centenaires et quelques pans de murs témoignent encore de la présence du jardin, qui ne subsiste qu'à travers des documents écrits ou iconographiques.

*Ci-contre : Fabrique de siamoise Blech, avec vue sur le jardin Reber. Lithographie de Mieg et Engelmann en 1823—Coll. D. Bouvier.*



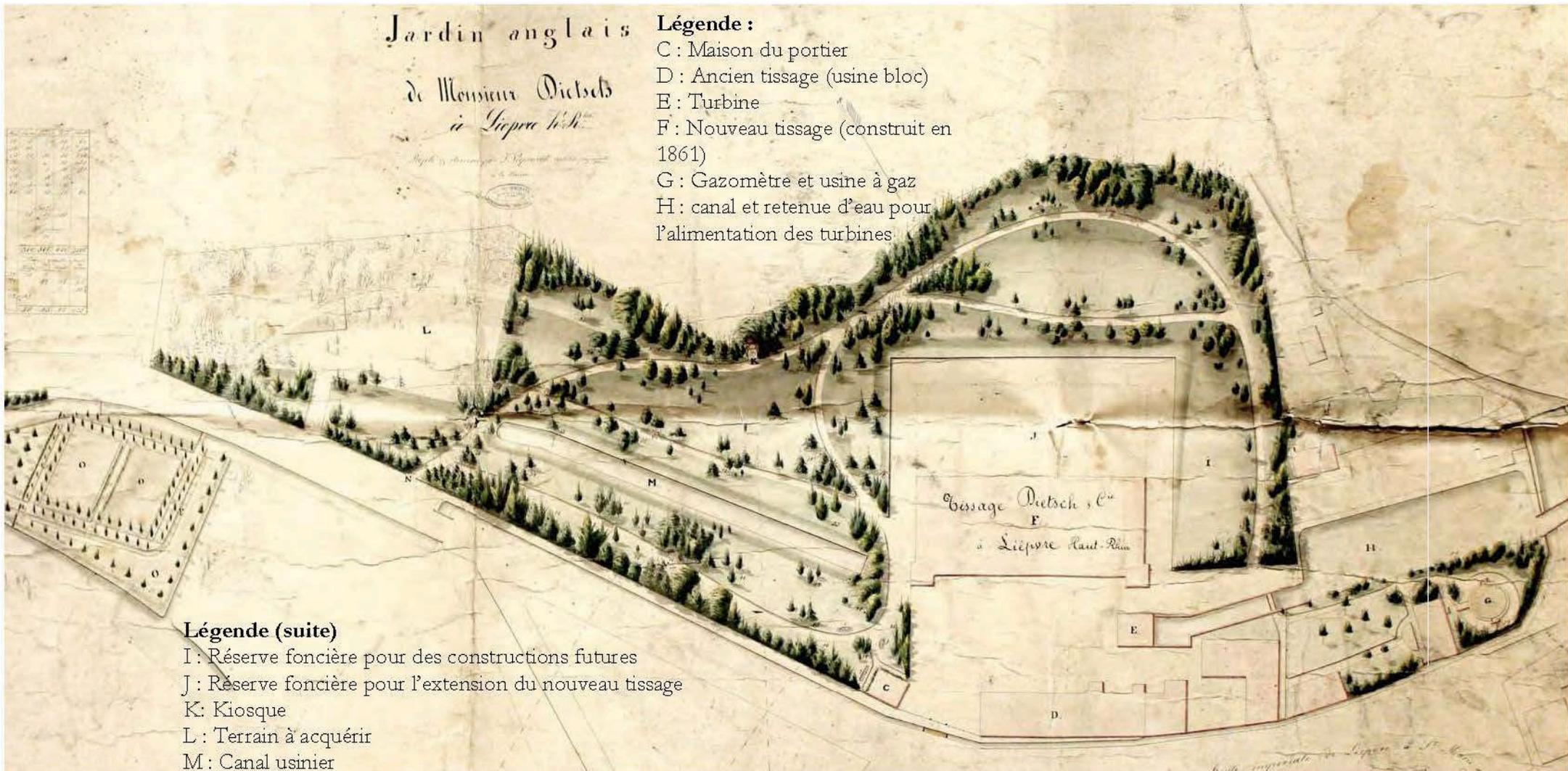
*Ci-contre à gauche : le jardin Reber / Blech en 1861. Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann, article n°3853.*



*Ci-dessus : Vue sur Sainte-Marie-aux-Mines vers 1900. Malgré les extensions de l'usine Blech, les allées du jardin Reber sont encore partiellement visibles – Photo publiée dans *Au Pays d'Alsace* (1900). Bibliothèque Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, article Aa 46.*

# LE JARDIN DIETSCH

Le jardin de l'usine Dietsch est aménagé à partir de l'installation de Jean Dietsch, qui s'établit à Lièpvre en 1844 pour y fonder un tissage. Ce jardin industriel, dont le plan a été dressé vers 1862, présente de nombreuses similitudes avec le jardin Reber. C'est un jardin à l'anglaise, aux formes sinueuses, qui intègre l'usine dans un véritable écrin de verdure. Le jardin se compose de deux ensembles distincts : le parc botanique, comprenant des kiosques et des allées pour la promenade, est aménagé avec une vingtaine d'essence d'arbres différentes. A l'extrémité du parc figure un jardin potager aménagé à la française. Le site subira le même sort que les jardins industriels de Sainte-Marie-aux-Mines : sa surface se réduira comme peau de chagrin au profit des extensions successives de l'usine, construites entre 1861 et 1869.





*En haut à gauche: Extrait d'une photo de Lièpvre prise en 1866. Le jardin occupe encore un vaste espace autour du bâtiment du nouveau tissage (bâtiment à toit de shed). Archives municipales de Sainte-Marie-aux-Mines, fonds Degermann article n°3843 bis.*

*En bas à gauche : Le même site pris en photo en 1885. Les extensions de l'usine (à gauche de la cheminée) ont été construites au détriment du jardin en 1869. ADHR, article Pf 566.*



*En haut à droite : Chalet Dietsch, construit en 1871, et vue sur le jardin potager aménagé à la française (à droite), figurant sur une carte postale vers 1900. Coll. Michel Gasperment / Reproduction Mairie de Lièpvre.*

# VERS LA PRISE DE CONSCIENCE DU PATRIMOINE



DANIEL  
1797-1873

Portrait de Daniel Rissler publié dans SCHLUMBERGER (C.). *Portraits mulhousiens*. Ribeauvillé, 1906.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, des industriels et des notables sainte-mariens développent une certaine conscience de la fragilité du patrimoine, à l'image de Prosper Mérimée (l'écrivain, nommé inspecteur général des monuments historiques en 1831).

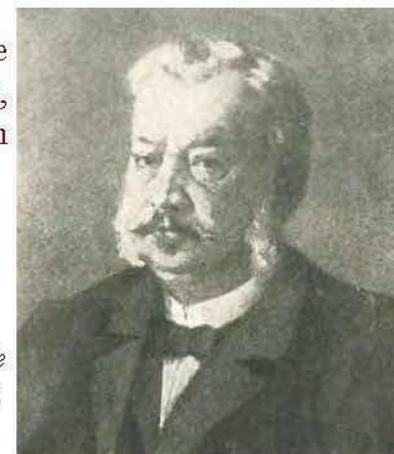
Dans le Val d'Argent, Daniel Rissler rédige une *Histoire de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines* (anciennement Vallée de Lièpvre) en 1873. Dans sa préface, il signale qu'il est peu de vallées dont l'histoire soit si riche mais si méconnue. En quelque sorte, il estime de son devoir de rédiger un ouvrage historique sur la vallée, dans le double but de faire connaître le territoire à ses contemporains, mais aussi de le « léguer » aux générations ultérieures. C'est ainsi qu'il décrit l'essor de l'industrie textile à partir des années 1820 avec force précisions et données chiffrées. En 1842-1843, il envisage également de créer un musée dans le bâtiment de la pharmacie de la Tour, traitant de l'histoire seigneuriale, minière et textile de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Ce projet voit le jour... près de 140 années plus tard, avec la création de la Maison de Pays en 1987-1988.

A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le notaire Adolphe Lesslin et l'industriel Jules Degermann collectent ou recopient des centaines de documents relatifs à l'histoire locale, dont des plans et des lithographies. Ces deux personnages font appel notamment au dessinateur François Joseph Stumpff, qui réalise pour leur compte plusieurs centaines de dessins représentant les châteaux forts d'Alsace centrales et les sites architecturaux et bâtiments remarquables du Val d'Argent.

Ces trois exemples témoignent de l'éveil de la conscience du patrimoine au XIX<sup>e</sup> siècle en Val d'Argent. Conscients de la fragilité et de l'évolution de leur environnement, Rissler, Lesslin et Degermann entreprennent un travail de collecte et de transmission de leur patrimoine contemporain, dont certains éléments ont aujourd'hui disparu.

Portrait d'Adolphe Lesslin publié dans le *Messenger des Vosges illustré*, année 1903.

Portrait de Jules Degermann, publié dans le *Messenger des Vosges illustré*, année 1903.



L'ancienne Maison Commune d'Alsace  
à transformer en Musée Historique de la Vallée

Le Roy de France conserverait les monuments  
antiques de la Vallée, tel que la pierre sépulchrale des  
seigneurs d'Eschery, la pierre formant cercueil  
provenant de la pierre de Liepère.

Le premier étage formerait une galerie  
représentant l'histoire de la Vallée de Liepère  
d'après les monuments et titres authentiques.

L'histoire des mines au XVI<sup>e</sup> siècle avec les  
tableaux peints d'après les gravures de Merstator.

Les costumes des mineurs au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les portraits des hommes <sup>illustres</sup> remarquables de la  
vallée de Liepère; - Thomas, ingénieur, ~~de la~~  
~~fabriqueur~~ Jean Fattet, juriste sous  
Louis XIII 1643. Les Portraits des Comtes

de Ribeaupierre, des Ducs de Lorraine,  
de Tubraed fondateur de l'abbaye de Liepère  
de Stanislas Roi de Pologne, de Louis XIV  
qui traversa la Vallée en 1707 et fut couronné  
l'Église de St Louis.

Il y aurait également au rez-de-chaussée  
ou monterait uniformément une collection de minéralogie

de la Vallée de Liepère. Érait consacré à l'Industrie  
on devrait le portrait de S. G. Reber comme  
fondateur de l'Industrie cotonnière.

Il y devrait une collection d'Échantillons  
des tissus et fils depuis la fondation de  
l'Industrie en 1760.

Ceci formerait une bibliothèque publique.

L'ancienne Maison Commune d'Alsace serait  
choisie

1<sup>o</sup> Parce qu'elle est un ancien bâtiment qui par son  
architecture, rappelle le temps ancien et  
qui par cette raison est déjà appropriée à un  
musée historique.

2<sup>o</sup> Parce que la Partie Alsacienne ne possède  
aucun monument, tandis que la Commune  
a dépensé beaucoup pour la partie Lorraine.

3<sup>o</sup> Parce que des mines et en général l'histoire  
de France est plus utile de la partie Alsacienne  
qui appartenait aux Comtes de Ribeaupierre  
et que ce musée historique se trouve mieux  
placé dans la rue d'Alsace.

On a l'intention de former un Musée Historique  
à Colmar; et il y manquerait les monuments  
qui se trouvent dans le Haut-Rhin.

Il me semble qu'un musée historique serait  
mieux placé dans quelque chef-lieu de Canton  
ou tout rappelle bien plus directement  
l'histoire de la Vallée de Liepère ou de la Vallée.  
Car certainement on voyant l'histoire des  
mines retravaillée par tableaux dans un  
ancien bâtiment et dans une ville  
au milieu des montagnes qui ont fourni  
le sujet de ces tableaux, ils auront  
beaucoup plus d'intérêt qu'à Colmar  
situé dans la plaine où rien ne rappelle  
les mines.

## La protection du patrimoine au XIX<sup>e</sup> siècle

Après la Révolution française et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, des voix divergentes s'élèvent à propos du patrimoine. Pour certains, « une gare vaut une abbaye » et la modernité doit prévaloir à la conservation des traces du passé ; pour d'autres en revanche, elles doivent être préservées, restaurées et retrouver leur lustre originel. La prise de conscience du patrimoine s'opère après une destruction ou face à un élément patrimonial en péril ; elle reste intimement liée à la notion de fragilité.

Dans le Val d'Argent cette intuition patrimoniale s'opère dès le XIX<sup>e</sup> siècle. En plein essor industriel, le paysage du Val de Lièpvre évolue : des usines voient le jour, les infrastructures s'adaptent à l'augmentation démographique, et des choix de politique urbaine sont pratiqués pour permettre le développement économique du territoire. Conscients de ces transformations, les industriels locaux donnent une vocation patrimoniale à la société industrielle et commerciale de Sainte-Marie-aux-Mines en y créant une bibliothèque et une salle d'exposition. Daniel Rissler écrit une histoire de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, François-Joseph Stumpff quant à lui dessine le territoire par le menu pour en conserver la mémoire.

## De nos jours

Détruire comme conserver un élément patrimonial en péril représente toujours un sacrifice pour les municipalités. Si elles font le choix de la conservation, elles doivent supporter l'entretien et la restauration des édifices. Si en revanche elles décident de détruire, elles se privent d'un élément de la mémoire de leur territoire. A la fin du XX<sup>e</sup> siècle se renforce la passion du patrimoine. De nombreuses initiatives privées et publiques en faveur de la préservation du patrimoine sont pratiquées tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle locale.

Dans le Val d'Argent, des associations œuvrent depuis une quarantaine d'années à la préservation de monuments, mais aussi de sites naturels. Elles font connaître leur environnement aux habitants en les éveillant à la valeur patrimoniale des éléments qui les entourent : redécouverte de vestiges, collectes d'images, manifestations régulières ponctuent l'année.

Les collectivités contribuent également à la préservation du patrimoine. Ainsi, entre 2007 et 2009, un diagnostic du patrimoine industriel du Val d'Argent est commandé à des chercheurs de l'Université de Haute Alsace. Grâce à un minutieux travail de recherche et à un repérage systématique sur le terrain, l'importance industrielle de la vallée a été mise au jour. Même si certains bâtiments industriels menacent actuellement de disparaître, ils sont désormais répertoriés et documentés. L'obtention en 2005 du label Pays d'Art et d'Histoire par le Val d'Argent s'inscrit dans le prolongement de cette politique de valorisation.

La physionomie actuelle du territoire du Val d'Argent ne peut donc se comprendre qu'en connaissant son évolution à travers les âges. Pour aller de l'avant, il est indispensable de savoir d'où l'on vient...